
3 1761 07998623 8

GEORGES DUHAMEL

L'HOMME EN TÊTE



PARIS

COLLECTION "VERS ET PROSE"

EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

7, RUE CORNEILLE (VIe)

L'HOMME EN TÊTE

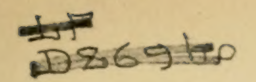
POÈME

(1906-1909)

DU MÊME AUTEUR :

DES LÉGENDES, DES BATAILLES . . 3 francs
  " *L'Abbaye* " *Paris* 1907.

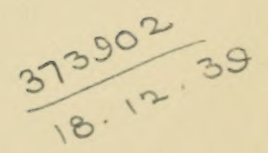
NOTES SUR LE VERS LIBRE. En collaboration
  avec Charles Vildrac.



GEORGES DUHAMEL

L'HOMME EN TÊTE

POÈME



PARIS
ÉDITÉ PAR LES SOINS DE
"VERS ET PROSE"
MCMIX

IL A ÉTÉ FAIT DE CET OUVRAGE un tirage spécial comprenant : dix exemplaires sur papier " PUR CHIFFON " ornés d'une eau-forte originale d'Henri Doucet et numérotés à la presse, prix 20 frs. et 50 exemplaires sur papier FEATHER-WEIGHT ornés d'une eau-forte d'Henri Doucet, prix 5 frs.

JUSTIFICATION DU TIRAGE



A

CHARLES VILDRAC

PROLOGUE

Quel homme suis-je, si tenant entre mes doigts
La graine de la nielle des blés,
Noire et méfiante, avec ses cent petits piquants,
Je ne peux pas, selon l'ardeur de mon désir,
La faire aussitôt germer et forcer son enveloppe,
Et si je ne sais pas
Etre à ce grain son engrais et sa terre,
Le vent, l'averse aiguë et aussi le temps qui dure !

Quel homme ! si je ne peux pas
La voir bientôt élancer sa fleur solitaire,
Indifférente à tout cela qui n'est point elle.

Je veux tenir la graine et la voir lever dans ma main,
Mais je veux aussitôt la submerger sous une foule
De ces froments, ses hôtes et sa coutume,
Que je veux voir clapoter, autour d'elle, dans ma main.

Je couperai tous ces blés, sans doute;
Ils sont mes propres biens et ma richesse,
Et la monnaie opulente de l'amitié.
Mais si la graine de la nielle
Vient sauter avec ses dents noires sur mon van,
A qui voudrai-je la donner ?

A qui donner le grain que le bétail dédaigne ?

* * *

Quels hommes êtes-vous, si faisant rouler dans vos doigts
La graine, muette comme un petit caillou,
La graine, dont vous ignorez l'essence,
La race, et le pays, et les désirs,
Vous ne pouvez pas en voir verdir une forêt,
Avec de longs sentiers, des mares et des bêtes,
Et de sourds bûcherons, déjà coupant....

Et l'arbre sous lequel est donné le sommeil.



LE TEMPS DE L'ENFANCE

I

Celui qui marche seul, près des maisons, la nuit,
Et qui perçoit le cri d'amour d'une femme,
Se sent assailli d'un âcre malaise...

C'est que la peur, et les regrets, et l'esprit,
Tremblant à la porte, comme des chiens,
Attendent la fin de la joie pour rentrer
Et sautent sur l'homme qui passe.

Ils l'entourent et lui font escorte,
Pleurant au perdu, parmi le sommeil,
Et l'homme, avec une tristesse

Pense à ceux qui, les yeux fermés,
Dans la sueur et les soupirs touchent leur but,
Sans rien oser prendre à témoin d'eux-mêmes.

II

“ *Toi, si petit,*
Tu marcheras devant des hommes,
Parlant à chacun
Les paroles que chacun sait,
Chantant à chacun
Les chansons dont chacun se berce,
Et dont chacun pleure et puis s'endort. ”

Elle se berce avec cela
Dès qu'en dedans de soi
Elle sent qu'elle n'est plus seule,
Dès qu'elle est sûre que son sang
Fait lever des projets qui ne sont pas les siens,
Dès qu'elle soupçonne un cœur

Fébrilement indépendant près de son cœur,
Et que n'alentit pas son propre songe
Et ne cinglent pas ses désirs. —

Si, le soir, portant ses épaules en arrière
Et balançant le petit étranger
Recueilli dans les os des hanches
Comme dans un grand coquillage,
Si, le soir, elle va s'étendre
Sur les marches du temple où vont les jeunes mères,
Pour sommeiller dans la fraîcheur des colonnades,
Voici qu'alors une colonne, entre les autres,
S'élance de son ventre et monte,
Comme une fumée volubile,
Poussant des cavaliers, des femmes et des chars
Et des armes et des lueurs...
Tant que son jet puissant
S'écrasant au fronton
Le soulève et le porte,
Dans la frayeur du péristyle qui flageole.

Alors, dans le fond de la nef,
Le dieu qui se rassemble autour des lampes,
Voyant dormir la jeune mère sur le seuil,
Pense aussitôt aux frondes neuves des enfants,
Car il se sent triste et pesant
Comme une pierre à la fin de sa course.

III

Il joue.
D'autres enfants surviennent.
Il les attend. Des poings se ferment dans ses poings.
Sa figure est tranquille et douce ;
A peine serre-t-il les doigts
Sur sa belle bille de pierre...
Il ne la tient qu'avec ses yeux.

Le voilà qui se mêle aux autres,
Il n'en semble pas différent ;
Tous les défis qu'il peut ne sont pas dans sa voix.

Est-ce bien lui qui jongle avec les osselets ?
Est-ce bien lui qui, patiemment,
Essaye de fixer des formes dans le sable ?
Est-ce lui qui cherche des baies ?
Il semble faire tout cela,
Mais il est l'abeille d'un autre butin.

Pendant que ses mains jouent,
Il s'approche des autres.
Il les effleure tour à tour,
Il les reconnaît tour à tour,
Il s'agite dans leur chaleur qui lui répugne,
Il respire dans leur haleine qui l'écœure,
Et s'il les touche, tout à coup
Il sent qu'il les fouille et qu'il les traverse,
Il sent qu'il les dissout et ne les aime pas.
Il est malheureux d'être forcément seul.

— Il ne semble pas plus robuste que les autres.
Mais sa volonté rentre en chacun d'eux,
Et, tout de suite, il ne veut plus rien.

Il ne s'amuse pas à jouer auprès d'eux. —

Va-t-il remuer la tête ?
Va-t-il élever la main ?

Il est le maître;
Va-t-il le dire ?

Voilà qu'il vient de perdre à ce jeu dont ses doigts s'agitent...
Mais il se sauve avec un grand éclat de joie.
Sûr de la terre sous ses pieds nus,
Sûr de l'air à travers sa gorge,
Sûr de la clarté dans ses yeux.

Et puis il va jouer, tout seul,
Avec sa bille qu'il préfère,
Car elle est de la pierre dure
Qui peut briser tous les autres cailloux.

L'ANNONCIATION

I

Du front de la montagne
Un rocher détaché
Roule, selon les rides ravinées,
Avec l'air d'une lourde larme de pierre.
S'il semble s'arrêter un peu,
C'est pour repartir d'un plus grand saut ;
Un fauve lâché ne regagne pas son trou plus vite.
Il bondit vigoureusement
Et fauche au ras de leurs racines
Les pins et les genévriers...

Aussi les bûcherons besognant sur la pente
Sentent leur dos fourmiller d'inquiétude ;
Et la peur refroidit leur ventre,
Tandis qu'approche ce fléau
Que personne ne voit encore.

Moi, cependant, paisiblement dans les fougères,
J'ai mon cœur calme comme un faucon coiffé,
Ma peau s'éclaire avec un sang que rien n'affole ;
Car je sais la montagne et le chemin des avalanches,
Et que la pierre ne doit pas tomber ici.

Mais je peux désigner, là-bas,
Les arbres qu'elle va couper
Et l'homme qu'elle écrasera.

II

Te voilà debout au milieu des autres.
Tu tiens tout ce qui est toi-même sous ton poing.
Tu peux débrider tous tes muscles
Comme on déchaîne une machine ;
Tu peux te prodiguer au jour
Et te livrer libérément au bruit ;
Tu peux te rétracter dans le creux de toi-même
Ou t'étaler à la surface de ta peau.
Tu sens tes glandes qui distillent
Et tous tes fleuves qui charrient tous tes trésors.
Voilà qui va bien.

Il y a, sous ta peau, d'autres sources ;
Il y a d'autres brèches dans tes flancs.
Il émane de ta vie une essence pénétrante,
On ne peut pas l'empêcher de s'exhaler
En gros flocons invisibles et pressés.

Ce n'est qu'une simple fontaine
— Selon que tu es, plus ou moins —
Ou c'est même une cataracte.

Elle ne mouille pas tout le monde,
Elle ne désaltère pas toutes les soifs,
Elle ne doit pas empoisonner tous également.

Mais, comme une fumée qui dirige son vent,
Elle coule à des buts que tu ne connais pas.

III

Si tu recueilles deux amitiés dans un seul jour,
Ne regarde pas ta face avec complaisance,
Ne te caresse pas les mains avec plaisir,
Ne te contemple pas avec gratitude.

Si tu te fais deux ennemis la même nuit,
N'accuse pas les laideurs de ta figure,
Ne blâme pas tous les faux pas de ta bonté,
N'interroge pas ce qui ne sait rien.

Garde tes bras, tes bras de chair, le long du corps,
Il y a d'autres bras qui bougent sans ton ordre.

IV

Le vent qui porte une graine sèche et légère
La laisse choir, entre deux cris.

Si la semence exilée
Trouve une terre marâtre,
Elle se résigne et décide de vivre encore.

Avec des racines suceuses
Elle choisit parmi toute sa pauvreté ;
Et ce qui n'est pas bon pour d'autres
Peut être la matière même de son sang.

Ainsi pendant l'œuvre des feuilles dans le ciel,
L'être aveugle choisit sa chair dans la poussière.

V

Te voilà lancé dans l'espace ;
Tu vas grossir autour de toi comme un cristal ;
Tu vas chercher patiemment la chair de toi-même.

Il n'y a qu'une nourriture qui soit la tienne ;
Il faut trouver ton aliment, fait pour toi.

* * *

Te voilà lancé dans l'espace avec vitesse ;
Mais tu blesseras toujours les mêmes gens ;
Tu n'empoisonneras que ceux des mêmes races.

Si tu marches parmi les hôtes d'une maison,
Des signes marquent à la tête
Ceux-là dont tu feras la joie
Et ceux aussi qui seront tes victimes
Et ceux qui te diminueront.

Laisse siffler les tentacules à l'entour !

Attends ! attends !
Tu trouveras, toute ta vie,
La même étreinte dans ton lit,
Les mêmes troupeaux sur tes pas.

*
* *

Et maintenant tu peux aller.

L'ÉPREUVE

Juste le jour qu'il eut vingt ans
Il se choisit un jeune chêne.
Il s'en fit un épieu, puis s'en alla dans les villages,
Car l'âge était venu des travaux et de la puissance,
Car il était à l'âge où les héros commencent
De tirer le sang des dragons
Et de féconder les femmes.

Un hasard le voulut conduire
Au pays par delà les lacs, et qu'on croyait
Attristé par les appétits d'une méduse.

Insoucieux et divinement sauvage,
Il côtoyait le lac dans les sentiers rougis d'osiers,
Chantant tout le jour les chansons de sa patrie
Ou bien faisant vibrer un brin d'herbe entre ses dents.

Il arrivait précédé d'une renommée,
Quand il croisa sur le chemin
Des gens têtus que déléguait le territoire.
Il crut entendre, emmi leurs paroles confuses :

" Tu n'espères pas tuer l'hydre ?
Que serait demain l'Etat sans notre hydre,
Et quel serait l'ordre et quelle la loi ?
Grâce au monstre, ici, règne l'équilibre,
Les possesseurs sont peu pour posséder,
Et les souffrants peu pour pâtir.
Nous voulons être dévorés à notre guise ;
Vouloir ainsi, c'est encore être libres. "

Anthrope n'était pas à l'âge
Où de tels mots donnent des fruits.

Il rit, puis s'en alla, sifflant d'un cœur joyeux,
Et faisant tournoyer, dans ses mains, l'épieu de chêne
Dont il fauchait les cœurs éclatants des pivoines.

* * *

Il parcourut tous les pays des lacs
Et connut que les peuples tiennent
Aux fléaux qui les font servir et soupirer.

Il pensait parfois que ces pauvres gens
Ne le laisseraient jamais être son héros.
Mais il ne savait encor que chanter et rire,
Tout en cheminant dans les longs roseaux
Qu'un vent menait comme des lances en bataille.

Au nord des lacs, il rencontra cette rivière
Qui vient de la montagne et qu'il voulut côtoyer.

Dans les bois vieillissait un monstre solitaire,
Désabusé du goût des hommes, de longtemps.
Les tâcherons de la forêt
En racontaient mille sornettes,
Entre autres qu'il tenait de la panthère et du vautour.

Il fut à la caverne où ruminait ce monstre,
Qui lui parut semblable à l'homme, et de tous points,
Hormis qu'il distillait le soufre
Et fumait par les naseaux.

—" Je suis le jeune Anthrope et je viens pour te combattre.
— Ce n'est point sans danger, mais ce sera sans profit.
— Je sais ; mais n'es-tu pas la dernière gorgone

Qui ne sois pas sous la férule des cités.
Reste terrible, et je n'en veux pas davantage ;
J'ai maintenant vingt ans, et c'est grandement l'âge
D'être le héros que je porte dans mon cœur.
Nous nous battrons dans ta caverne,
Car j'ai dessein de te vaincre chez toi,
Chez toi, dans ta maison et dans tes habitudes ;
Je laisserai ma ruse au seuil,
Et ma souplesse, et l'agilité de mes membres,
Et tout ce qui n'est point uniquement ma force. "

*
* *

Lors, commença cette chose merveilleuse
Que fut le combat d'Anthrope et de la gorgone.
Je ne sais comment le conter,
Car jamais homme ne lutta
Comme il a lutté, ce fort garçon, dans la caverne.

Deux arbres jumeaux furieux de vent !
Ils se battirent tronc contre tronc,
Sans que l'un pût espérer vaincre l'autre.
Cela dura deux jours et le matin qui suivit ;
De temps en temps, ils convenaient
De se reposer sur le sol ferme et sonore,
Anthrope alors chantait l'air de sa mère aux yeux longs:

“ Toi, si petit,
Tu marcheras devant des hommes,
Parlant à chacun
Les paroles que chacun sait,
Chantant à chacun
Les chansons dont chacun se berce,
Et dont chacun pleure et puis s'endort.
A toi si petit
Je ferai de larges épaules,
Avec un grand manteau brodé d'amour.
Tes pieds seront plus durs que les cailloux sur la route,
Tes mains plus douces que les fruits dans le jardin. ”

Etroitement, tronc contre tronc,
Sans que l'un pensât triompher de l'autre.
Au bout de deux jours, voilà ce qu'ils dirent :
— “ Ce n'est pas ainsi qu'il nous faut combattre,
Ce n'est pas ainsi que nous saurons le puissant.
Nous nous battrons maintenant avec nos yeux,
Nous serons ennemis en regardant avec force,
Jusqu'à ce qu'un de nous succombe ainsi du regard.

Les vieillards qui vivaient leur enfance à cette époque
Disent qu'ils ont lutté deux jours encore et deux nuits.
Les nuits surtout étaient douloureuses et graves,
Car ils se regardaient plus encore et sans se voir.

Le jour, l'air entre eux s'animait de mille poussières
Dont leurs yeux s'amusaient, sans se lâcher.

Mais au bout de deux jours, voilà ce qu'ils se dirent:
— "Ce n'est pas non plus ainsi qu'il nous faut combattre,
Ce n'est pas ainsi que nous saurons le puissant.
Nous nous coucherons côte à côte sur la terre ;
Et puis nous nous battrons avec les âmes seulement,
Nous nous étreindrons avec notre désir de vaincre
Et la puissance qui piaffe en nous seulement."

Ils se battirent, dans le silence, de tout leur poids.
Il y avait un trou dans les rochers de la caverne,
L'air entrait en source tiède avec le soleil ;
Ils luttaient. Plus tard, la froideur du soir
Accrocha de la rosée sur les mousses ;
Ils luttaient. Plus tard, les mille poussières
Farandolèrent à leur guise dans la clarté.
Pas une d'elles ne devinait
Une folle course invisible
Dont l'air n'était pas bougé.

Or, voilà que le sang d'Anthrope
Fit de grands sursauts dans son cou ;
Voilà qu'il s'aperçut qu'il remplissait la caverne
Et que son cœur poussait les murs de tous côtés.

Il se dressa sur ses genoux,
Et vit, contre terre, une triste chose morte.
Il lui prit les yeux avec son couteau,
Il lui prit les yeux qu'il mit dans sa poche.

Il sortit pour s'aller laver dans une source,
Je sais qu'il descendit vers les lacs en chantant ;
Les yeux dans sa poche étaient deux billes d'agate ;
Il se mit une fleur à l'oreille et commença :

— " *Toi, si petit,*
Tu marcheras devant des hommes,
Parlant à chacun
Les paroles que chacun sait,
Chantant à chacun
Les chansons dont chacun se berce,
Et dont chacun pleure et puis s'endort.
Pour toi si petit,
Je voudrais de larges épaules
Avec un grand manteau guirlandé d'amour.
Tes pieds seront plus durs que les pierres sur la route,
Tes mains plus douces que les fruits dans le jardin."



ORACLE

Marcher, complétement injecté d'âme,
Comme d'un sang léger jusqu'aux pulpes des doigts.
Etre bien rond, et rouler sur la moindre pente.
Tenir, très fort, très peu de choses dans ses poings.
Etre fermé comme un grain de raisin vert
Mais transparent comme ce grain-là.
Etre également fier dans chacun de ses gestes,
Luisant et décapé comme une monnaie neuve,
Divinement déboursouflé de tout....

C'est ainsi l'adorable enfance
Dont il a, trop peu de temps, connu le goût.

Puis il a perdu tout le reste de son âge
A changer des fardeaux de place, sans plaisir...
— Or, moi je sais son espoir tenace
D'un renouvellement ineffable, à venir;
Et l'ardeur de se retrouver
Bien clos et clair et nu comme le raisin vert.

***

Mais il est des héros qu'on ne voudrait pas être.


PRÉLUDE A LA CHEVAUCHÉE

Ce fut dans le midi de l'âge
Qu'il entreprit ce long voyage
Qu'on appela sa chevauchée.

Je connais sur ce temps des chansons et des histoires,
Je les connaissais bien avant de les comprendre,
Mais il est sûr que c'est trop peu d'une vie d'homme
Pour expliquer tous les souvenirs d'un enfant.
Je ne dirai pas toute cette histoire,
Je ne dirai pas tout ce que j'en sais,
Je n'ai déjà plus assez
De longs soirs d'hiver à vivre...

Et puis il est des choses à côté de la parole
Et que seulement pourrait expliquer
Un de ces parfums avant-coureurs de l'automne
Ou quelque touffe de vent, ou quelque goutte de pluie
Ou encore une fleur de flûte, sous des arbres.

* * *

La nature n'offre et ne donne
Qu'à ceux qui ne demandent rien,
Et savent cheminer tout au long d'un chemin
Avec candeur, et des hosties plein leur âme.

Que si le vent tout à coup commence
De souffler dans votre oreille une confidence,
Ecoutez, mais ne soyez pas indiscret,
Car il ne dit jamais que ce qu'il veut bien dire.

Les moribonds qui vont retourner à la terre
Et qui, déjà, ont abdiqué leur titre d'homme,
Commencent à voir des choses nouvelles
Et même à revoir autrement
Ce qu'il ont vu pendant leur vie.
Alors ils disent à voix basse
Des mots revêtus d'un sens merveilleux;
Mais je crois qu'il ne faut plus rien leur demander,
Ils ne savent plus notre langue

Et se tairaient, comme se brise
Un fil de Vierge frêle et long
Sur lequel il choit de la grêle.

*
* *

Dans ce temps du milieu de sa vie,
Bien qu'Anthrope eût dévoré
A même toutes les sagesses,
Il était loin d'apprivoiser une sagesse.
Il était encor trop plein des autres biens de ce monde
Pour posséder une sagesse à lui.

Quand il marchait dans les endroits où vit la foule,
Il savourait cette volupté qu'il y a
Dans le lâcher d'un escadron d'élans, qui roule
Et qui ruisselle à gros bourdons d'alléluias.

Il était rempli de tocsins, comme ces villes
Que traversaient sur les chemins européens
De rajeunissantes invasions de Huns.

Il allait dans un souffle d'air,
En caressant les mille souvenirs du vent ;
Il connaissait ce qui peut rendre assez savant
Pour lire le tracé des veines dans les marbres,

Et s'il marchait parmi les arbres
Il mêlait aussitôt des branches à leurs branches.

*
* *

Ceux qui l'ont connu savent bien
Qu'il était mieux fait et certes plus beau
Que la plupart des autres hommes.

Aussi le sens de ses paroles
Ne s'éveillait dans les cerveaux
Que longtemps après que son dernier mot
Eût voltigé le long de son dernier regard.

Il ne sut que beaucoup plus tard
Les raisons de son éloquence,
Et ce qu'était son sourire
Et ce qu'était sa puissance.

*
* *

En ce temps là qui fut le milieu de sa vie,
— Je pense aux pullulements fauves des tropiques —
En ce temps il ressemblait à ces maîtres de la terre
Dont tout le grain a mûri tôt, et tout d'un coup,
Et qui, ne pouvant pas suffire à leur richesse

Qui ne leur suffira déjà plus, dès demain,
Cherchent des serviteurs, et d'autres yeux, et d'autres mains.

*
* *

Souvent, en s'asseyant le matin sur une pierre,
Il gravait, du tranchant d'un silex, une maxime
Qui était sa vérité de l'aube et sa prière.

Il la gravait profondément
Pour qu'elle fût une vérité plus durable.
Alors il partait, et pendant le jour
Décrivait un cercle dans la campagne.

Le soleil qui décrit son cercle dans le ciel
Choit tous les soirs dans des litières différentes ;
Et la terre est ce joyau que le lapidaire
Offre à la meule sous cent faces successives.

Quand Anthrope, le soir, revenait à sa pierre
Pour y lire la vérité de son matin,
Il se sentait plein de tristesse et de colère,
Car son esprit blâmait déjà le sens
Et son goût méprisait la forme.

Tous les soirs, il devait enterrer une pierre ;
Il eut ainsi ses cimetières secrets.

Des hyènes sont depuis venues
Faire ripaille de ces choses.

*
* *

Anthrope était ainsi dans sa maturité d'homme.
Ce fut pourtant en ce temps-là
Qu'il partit pour la chevauchée.

LA CHEVAUCHÉE

I

DÉPART

Ici, puis là, partout où le chassait sa force
Avec les bonds et les ricochets d'une balle,
Partout où sa vigueur érigeait des tribunes,
Il avait proféré les paroles nouvelles ;
Et la vertu onduleuse des mots qui bercent
Et du geste qui lance ou qui suspend le verbe,
Et des regards instillateurs de foi panique,
Attirait une foule aux plis de sa tunique.

Or le temps vint où s'ébranla cette cohue
Qui trépidait du désir de se mouvoir...
— Partir ! Partir ! Sans plus entendre et plus savoir,

Se livrer à la force interne des contages
Dont les troupeaux sont travaillés depuis les âges.
Partir ! et l'homme sut qu'il avait déchaîné
Des puissances dont pâtiraient ses mains débiles.

Or le temps vint où s'écoulant hors de la ville
Qui semblait baver dans les champs à pleins faubourgs,
Longuement, le convoi s'annela sur la route,
Et le départ se fit ainsi qu'une déroute.

Alors, pour de longs jours,
Et pour la transfiguration de ses espoirs,
Innombrable et cavalcadante, la cohue
Porta l'esprit des multitudes.

La foi, dont l'éclatement
Avait déchargé le pays
Comme un mortier de sa mitraille,
Ne fut plus qu'une odeur de poudre
Dans la ville déshabitée ;
Et la foule, pendant des mois,
Courut sur le fil de la trajectoire,
Oublieuse de la poussée de son départ,
Pensant à peine à la cible qui l'aimantait.

Elle fit cheminer une large clameur
Issue du temps profond des vies nomades ;

Partir ! Partir ! Et le délire migrateur,
Reprenant un pouvoir antique sur l'espèce,
Aiguillonna de ses fifres la tourbe épaisse.

Je te vois, cohue ! trébuchant, loin des cités,
Vers le désert, selon le chant de tes poitrines,
Et bousculant, avec des flots précipités,
Le ressac de ta chair à l'assaut des collines.

* * *

Or, et le glaive au poing qui ne devait faillir,
Chacun partit, portant comme un dieu domestique,
Son désir, âpre et visionnaire d'avenir.

II

Tirée d'un trait houleux, entre les horizons,
La chevauchée, menée d'un trait vibrant, qu'étire
Et tend, ici, le galop des étalons,
D'un trait qui, là, se tasse et noue de causeries,
La chevauchée, cordon noueux et qui s'effile
Et relie de ses files de solitaires
Les pelotes où botte à botte l'on galope,
Onduleuse et dévertébrée, la chevauchée,
Du départ, loin déjà, aux troubles arrivées,
Corde d'arc éperdant des flèches de désir,
Bande le ciel convexe entre les horizons.

L'homme en tête, de pas en bond de son cheval,
D'un pli du sol au pli nouveau qui se dessine,
De val en val
De val en mont chasse un regard qui s'hallucine.

L'homme en tête, qui s'aiguillonne et se hérisse
De ce sillage murmurant derrière lui,
De ce tumulte en couvaison d'orage,
De ces mille vouloirs adverses qui s'unissent,
Et de cette foule au long du voyage emportant sa nuit.

L'homme en tête, de val en val,
Plus loin, plus loin, chasse un regard qui s'hallucine.

" Là, plus loin, va-t-il donc s'ouvrir le pays large,
Où la terre fera les signes qu'on attend,
Là, dès les monts franchis, peut-être que s'étend
La vigoureuse nonchalance, et superbe,
Et si sûre des grains à venir,
La vigoureuse nonchalance de la glèbe.

Là, bientôt, va-t-il donc béer, le pays large
Au ban des bons-vouloirs sociaux et de leurs marges,
Le pays large, où tout bâtir, du sol au ciel,
Où découvrir les vieux traités universels
Et les antiques concordats avec la terre,
Où, les genoux profondément dans les sillons,

Confesser la ferveur nouvelle
Et le vœu de racines longues et profondes !

Dénoncer le vagabondage séculaire
Et la race affamée d'oubli !

Là, bientôt, va-t-il donc s'ouvrir, le pays large,
Où trouver les pleurs de l'enfant prodigue !
Car la terre doit pardonner,
Et faire fête au voyageur.

Peut-être s'endormira-t-il, si lamentable,
Celui qui nous a dit :
— " *Oh ! puissent ne rentrer jamais les fils prodigues*
Qui ramènent dans la fraîcheur de la maison
La pesanteur du souvenir terrible et cher
Et la fièvre des plaies que laissa dans leur chair
La lutte épique et quotidienne et sans raison."

* * *

L'homme en tête mâche un souci,
Mais imprévu, mais imprécis,
Mais de pas en pas grandissant :

"On sait ! on sait ! un signe viendra de la terre,
Et le pays sera sous les pieds des chevaux...
Terre ! nous oublierons tous nos autres travaux,

Terre ! nous espérons en ta munificence,
Et nous serons des fils soumis, des fils dévots,
Menant paître l'espoir tondu, sur tes coteaux."

Voilà que tout à coup, entre ses mains tremblantes,
Le songe saigne, ainsi qu'une biche égorgée.
Fomenté comme une tourmente,
Ce désir qui le traversa
Déjà lave son ciel et déjà l'abandonne,
Pour marcher devant lui, qui ne sait plus l'aimer.

Derrière lui, la foule en route chante et s'aime
Dans un grand bruit de parole et de fer.
Il sait ! pour tous il faut intercéder lui-même:
"— Pitié ! pitié ! Savent-ils ce qu'on leur fait faire !"

L'homme, de pas en pas sonnant de son cheval,
— Sa tête, en haut, rigidement, qui lui fait mal,
Sa tête de souffrance épaisse appesantie —
Chevauche à la conquête ainsi qu'à la folie.

III

Ici, puis là, partout où soufflait sa bourrasque,
Il avait proféré les nouvelles paroles ;
Et la vertu onduleuse des mots qui bercent
Et des regards instillateurs de foi panique
Attirait une foule aux plis de sa tunique.

Ainsi fut un étrange peuple de disciples
Qui partit pour des cavalcades imprévues.

Il avait composé, puis dit de graves choses.
Advint qu'en sa pensée, autour de sa pensée,

D'autres choses existaient qu'il ne sentait guère,
Mais qui furent et la puissance et l'action.

*
* *

L'homme en tête, de pas en bond, lançant les yeux,
Plus loin, de val en mont surgi, franchi,
Fait frisscnner d'un trépignement de centaures
L'échine âpre dont s'abritent les nids virides
Où gravitent ces lourds troupeaux à faces d'hommes.

*
* *

Un souvenir s'accommode du trot des bêtes
Et monte en croupe, un souvenir... et qui s'entête :

Ici, puis là, partout, les paroles nouvelles....
Et voici qu'un jour ils étaient venus,
Dès l'aube, à la lueur des bivouacs en départ,
Comme une foule batracienne et coassante :
— Maître, prends-nous ! Maître, fais que nous te suivions !

Il vit alors ceux-là qui rampent sur leur ventre,
Ceux dont dévorèrent les membres
Les machines laborieuses et meuglantes
Et tous ceux qui vivent sans geste ;
Il vit aussi des faces boursouflées de lèpres

Le cherchant d'un regard qui chavire, et laiteux,
Et ceux qui ont des coups de vent dans la poitrine
Et ceux qui traînent des jointures comme des outres.

— Maître, prends-nous ! Maître, fais que nous te suivions !

Lors, il connut cette pitié impitoyable :
Il secoua son chef amèrement rempli
Des rudes législations de la chose,
Et s'en fut, ébranlé dans toute sa conscience,
En ravalant une gorgée des vieux conseils :

"Oh ! pourquoi connais-tu le mal
Et n'aimes-tu bien que savoir cela ?

Si tu connais la fièvre dont tu meurs,
Donne donc ton savoir pour une goutte d'eau.

Ce savoir de la maladie qui te déssèche
Ne vaut pas la douceur d'une larme d'eau fraîche,
Et le souci qui se retourne dans ta plaie
Ne vaut pas un fil de charpie sur cette plaie.

Souffrir est faux ! Cherche les baumes et les philtres !
Mais le chemin vertigineux !
Pourras-tu ne pas muser tout le long des routes ?
Ah ! ne pars pas !

Si tu t'allais pâmer d'orgueil dès le début....
Si le chemin te passionnait plus que le but....
Ah ! ne pars pas !

Tu tiens un bouquet de fleurs d'ombre,
Et tu nommes cela.... mais sais-je tous tes noms ?
Etait-ce donc pour faire miroiter des nombres,
Etait-ce donc pour faire une collection
De toutes les folies, de toutes les tristesses
Et de toutes les injustices,
Etait-ce pour cela que tu reçus ces yeux,
Et ce cœur comme un calice,
Et la caresse à venir de ces mains,
Et cet esprit, si grave et mâlement humain ?

Il faut te savoir plus haut ! Il faut te mettre plus haut !
Et si la vie t'a chuchoté ses confidences,
Et si tu sais de quel anneau
Le mal passé se rive au mal qui recommence,
Avec ta joie, avec ta foi, ta liberté,
Donne du poing dans tout ce lâche inévitable
Et charge rudement dans la fatalité !

Mets en déroute les prédicateurs faciles,
Dis la faillite de l'avenir imbécile,
Et qu'il faut pouvoir contre ce qu'on sait.
Et puisque tant es las de ce qui recommence

Et que le monde a mis en toi sa conscience,
Ecris pour l'avenir un nouveau testament
Et monte au Sinaï buriner d'autres tables."

*
* *

Mais il branlait son chef amèrement rempli,
Mais il branlait son chef à tout jamais rempli
Des législations brutales de la chose
Et s'affolait de ramer contre la tempête.

Alors, des rangs et comme d'un juge, une voix :
"— Ceux-là viennent, qui soumis portent en eux
Des âmes simples et ferventes de disciples ;
Pourquoi, déjà, ne leur as-tu donné des jambes ?
Et qu'attends-tu pour leur donner des yeux ?
Déjà l'ancien Jésus eût, de tous, fait des hommes,
Et tous se presseraient dans l'asile de ses bras."

Lors, Anthrope : "— Je sais ;
Et si je prends en croupe un seul de ces stropiats,
Il se pourra que l'histoire se rémémore
Qu'Anthrope a fait de tous un troupeau de centaures.
Je sais ! Je sais ! Mais il n'en sera point ainsi ;
Allez veillir ! et répéter ailleurs ceci :
Le maître un jour creva les yeux de ses fidèles,
Le maître un jour coupa les pieds de ses diciples....

Répétez-le ! car n'est-ce point selon la norme
Et n'a-t-on pas volé ce qu'on ne donna point ?

IV

PROPOS DE ROUTE

Un Chœur de Devins

Voilà déjà bien des jours longs
Que nos chevaux liment leurs fers sur les sentiers des monts;
Nous avons déjà vu de nouvelles étoiles ;
Le soir, couchés face à la nuit, nous pressentons
La myriade gravitante et qui constelle
Ce ciel futur, flambant derrière l'horizon.
Mais nous savons, des confidences planétaires,
Mais nous savons que s'ouvrira le Chanaan
Quand l'astre surgira parmi le sagittaire
Et que l'automne aura déjà pelé la terre...

Et nous sommes heureux de connaître cela,
Et que, les temps venus, le pays s'ouvrira,
Et qu'un bonheur certain s'amasse sur nos têtes ;
Ainsi l'a dit l'essor paisible des planètes.

Nicas le Sophiste

Ne sont-ils point béats de s'étourdir ensemble !
Vieilles gens, l'avenir, dans vos paroles, semble
Une larme de vif-argent dans du cinabre...
Vraiment ! vous soupesez et traitez le présent
Comme du minerai de futur.
J'aime votre ferveur en la métamorphose ;
Distiller l'avenir est une bonne chose
Qui fait au moins tomber le temps,
Et qui fait que l'on meurt, à peine en s'en doutant,
Et qui fait que l'on vit sans y penser, peut-être.
Mais tout votre prévu, votre escompté,
— Et tout cela qui est comme l'histoire avant la lettre —
Vaut-il encor d'être attendu, d'être goûté,
Vaut-il encor d'être coulé
Comme à cire perdue dans la réalité ?

Un Devin

Je veux, pour respirer au milieu de mon présent,
Me mettre en règle avec moi-même pour l'avenir.

Je ne sais pas d'espoir nouveau ni de régime
Qui n'aspire à son faîte en dressant son portail ;
Il n'est pas de pasteur qui paisse son bétail
Au pied du mont sans prier vers la cime.

Un Devin *(les mains hautes)*

Temple ! et l'effort crispé de tous tes arcs-boutants
Comme des doigts nerveux, sur l'assise des temps,
Vers le futur lavé d'aurore et chaotique
Exalte le jaillir d'une flamme gothique !

Le plus Jeune des Devins

Pourrai-je aimer la joie qui vient
Si je ne m'y crois pas pour quelque chose ?
Pourrai-je porter la douleur qui vient
Si rien en moi ne se souvient
D'avoir déjà, de loin, deviné la disgrâce ?

Le premier Devin

Se mettre en règle avec son cœur pour l'avenir !
Pitié pour toutes les folies !
Pour l'apôtre et l'apostolat,
Et pour toi qu'on idolâtra,
Cariatide à dynasties...

Pour ceux en qui l'œuvre persévère
Et pour les gens dont le verbe ouvre une ère.
— Ah ! mourir sans remords ! —

NICAS

Vieux enfants, tireurs d'horoscopes,
Vous jouez au futur avec des dés pipés,
Et vous couchez toujours la chance dans vos lits.

UN SOLDAT MAGNIFIQUE

Pourquoi l'espoir de notre maître
S'accommode-t-il de ces gens
Qui restent jusqu'à l'aube étendus sur le dos
A sentir bouger les étoiles ;
Et qu'avons-nous affaire, où nous allons,
De ce braillard qui toujours a raison ?

NICAS

Noble guerrier, je suis un pauvre philosophe,
Quelque chose qu'on nomme un sage, si tu veux...
Saurai-je avoir raison si j'ai pu te déplaire ?
Je trépigne autour de ta gloire, comme un gueux
Qui t'admire inlassablement et te vénère ;
Si peu gênant, si courtement ambitieux

Que ma patrie s'ouvre partout, large, opportune,
Où je trouve un caillou haut comme une tribune
Et quelque petit peuple autour de mon caillou.
Je me crois nécessaire ici ;
Je me crois nécessaire aussi partout,
Car mon métier est de mettre le vrai au monde ;
Oui ! j'accouche l'univers de la vérité ;
J'explique encor la route, et les vouloirs du maître,
J'approfondis l'art des vers et les belles lettres,
Je grave les hauts faits des soldats dans l'airain
Et je dis l'avenir de tous et de chacun.

LE SOLDAT MAGNIFIQUE

Que trouverai-je en ce pays promis
Vers quoi, chaque matin, notre troupe appareille ?

NICAS

De grands combats où ton glaive fera merveille !
Tu sera là-bas un grand conquérant ;
Mais n'es-tu point partout un très grand conquérant !

UN AUTRE SOLDAT

Nicas ! que me réserve la conquête ?

Nicas

Des lauriers, tant et plus qu'en peut porter ta tête.

Les Soldats, en chœur

Cet homme parle vraiment bien.

Un Vieillard

Mes jambes sont roides, pesants mes bras ;
Des disques noirs s'élargissent dans mes regards ;
J'ai rêvé de vent scalpant des flambeaux...
Ho ! ho ! deviendrai-je aveugle
Avant d'avoir vu l'oasis !

Nicas

Père, tu sauras le pays.
Il faut ce terme à tes vieux pas ;
Je t'y promets un crépuscule pacifique,
Car l'ost ne doit mener la guerre
Que pour mieux nous capitonner de paix.

Des Écoliers

Que nous apprendra-t-on

A la fin de ces chemins
Dont nous sommes les moutons ?

NICAS

Le savoir vous poindra sans magister...

UN RHÉTEUR

Que pourrai-je trouver là-bas ?

NICAS

Mais, des élèves...

UN HOMME INQUIET

Je suis transi d'inquiétude ;
M'asseoir et reposer un peu !
Que va-t-on rencontrer là-bas ?

NICAS

La certitude !
Elle est partout, dans l'eau des fleuves et dans l'air,
Aussi dense que dans la cervelle du maître,
Aussi palpable que dans ma réelle éloquence ;

Il faut qu'on la respire ! Il faut qu'on s'en imprègne,
Qu'on en soit saoul, comme on doit l'être de raison,
D'ordre, de majesté, et autres mots dont on nous gave...
Dans ce pays sans roi, la certitude tient le trône,
Ce n'est pour nous qu'une affaire de diapason.

UN PHILOSOPHE

Quel doit être le sol où ne fructifie point le doute !

NICAS

Oh ! j'en emporte encore assez à mes talons
Pour en faire pousser tout le long de la route.

UN HOMME DES CHAMPS

Je ne sens plus le poids des bottes ;
Trois pouces de boue sous mes pieds
Et je marcherais plus léger,
Comme au creux d'une dérayure !
Je veux un grand morceau de plaine, sans cailloux,
Pour traîner un rouleau bien encroûté de terre
Qui coucherait les blés jeunets
En alignant de larges rubans d'un vert double.

NICAS

Crois que tu seras le maître des champs ;
Si les soldats n'en font pas des champs de bataille ;
Il te sera permis d'y courtiser des fleurs,
Encor que tout doive pousser
Sans que l'on sème, ou qu'on arrose, ou que l'on taille.

UN NAVIGATEUR

Je ne peux pas penser que votre terre promise
Soit autre chose qu'un rivage avec l'océan...

NICAS

Oh ! pour cela, tu seras satisfait,
La mer entière a pu tenir dans la promesse,
Sans y laisser la moindre trace d'amertume.
Un quart de roc et tout le reste d'eau...
C'est proposé par la planète même ;
Le paradis me semble assez selon ton gré.

UN PRÊTRE RENÉGAT

Dis-moi, Nicas ! si l'heur est d'arriver demain,
Sans doute pourrons-nous, en nous serrant les mains,
Laisser choir notre vieux passé sur le chemin ?

NICAS

Bah ! où nous allons, il n'est point d'église !
Mais dans la foule qui s'avance
Je n'en saurais nommer aucun
Qui n'ait la mort d'une statue dans sa conscience.
Je sais des ventres vertueux, et qui longtemps
Ont renié l'enfant que leur donna l'amour ;
Qui t'en voudra d'avoir, en silence,
Etranglé celui-là qu'on te fit par violence.
Plus d'églises ! Allons ! fouaille ton étalon ;
Il n'est plus même de regret ;
Il n'est plus même de remords où nous allons.

UNE VEUVE

Où pourrai-je évoquer le souvenir aimé
Devant qui ma douleur s'agenouille et contemple ?

NICAS

Plus d'églises ! mais, femme ! il y aura des temples....

Il y aura tout ce que peut vouloir chacun
— Et vraiment la parole est une belle chose —
Le ciel est bon qui fait cet oreint de rose
Pour l'un, et l'occident pour l'autre de turquin.

La terre est large, avec la plaine où l'on s'égorge
Et la montagne où l'on médite, et les vallons
Où roule et tangue une charrue, dans les sillons,
Et les rochers qu'on assourdit du cri des forges.
Je vous le dis : tout sera beau, tout sera bien...
Il y aura ce que peut désirer chacun,
Et l'équilibre régnera, plus opportun,
Qui devant les marteaux suggère les enclumes ;
Il y aura ce qui dominait où nous fûmes,
Il y aura la foi, toujours charmante, et l'appétit
Qui s'affûte depuis le jour où l'on partit ;
Il y aura des gens pour béer où je cause,
Mais qui de vous saurait n'en pas être content ?
Car notre maître est le meilleur des maîtres,
Et tout est pour le mieux dans la meilleure des promenades...

ANTHROPE *(survenant)*

Que dit-il à ces gens ?

NICAS

Que tu es un grand homme.

V

Un temps de fraîche attente trouble, et le printemps
Fondit dans les creusets d'un été de fournaise.

Encor, de ci, de là, plus rare, à l'horizon,
Le soir, fumait l'encensoir d'une grande ville,
Encor, le vent tordait au large l'oraison
Fuligineuse et sanglotante d'une usine,
Encor le vent mêlait des cris et des poisons
Et les halètements des besognes serviles.

Soudain silencieuse, et mâchant l'âcre souvenir,
Et pour n'entendre plus s'ébrouer et hennir

Léviathan gluant de sueur et de bave,
La caravane s'écartait d'un geste cave.

Loin derrière elle et fumeux sur l'immensité
S'abîma le décor des dernières cités.

" — Là, bientôt, va-t-il donc s'ouvrir, le pays large?"
Chacun joyeux, bande ses muscles sous la charge,
Chacun, faisant craquer ses os, hâte le pas
Et demande si le pays n'apparaît pas.

Alors, dans cette foi rués, de pas en bonds,
De jour en heure, et plus avant dans le mystère,
Ils surent que bientôt ils aimeraient la terre,
Et les hommes, dans les hameaux, leur furent bons...

Or, sur le désert vaste et vierge, et dévalant
Tout autour, vers le ciel en circulaire abîme
— Sur le désert triste et rond de notre terre
Avançant avec sa grande vitesse silencieuse —
Rampait, comme un mince ver ondule et sinue
Sur la pulpe d'un fruit nourricière et nue,
Rampait, de ses anneaux qu'un homme sut unir,
La caravane, larve des dieux à venir.

Plate, la glèbe ; et voici qu'un pays se dresse

Et monte, et fait ainsi que pour couper le ciel,
Et, soc noir, diviser la horde des nuages,
L'humide proie à répartir aux mers lontaines.

Vient une gorge, où se lamentent les cascades ;
Et vient aussi l'horreur de cheminer au fond...
Et puis le col, et du délire, et l'escalade,
Et noir, et de nouveau, le défilé profond
Où le torrent lugubre appelle et se morfond.

— Là, bientôt, ce serait enfin la bonne terre !
Là, dès les monts franchis, au prochain estuaire
Des défilés où trébuchent les chevauchants,
A l'estuaire qui va s'élargir sur les champs,
Sur l'espace à poitrine libre de la plaine.

— Point ! Le sort veut que l'on trépigne dans la faille,
Et qu'un rêve de ciel y languisse et défaille.

Voici que le destin sanglote, et cependant
Qu'ils marchent un à un, comme les gens des bagnes,
Il semble que, pris de pitié, le sol fervent
Egrène un chapelet, dans ses poings de montagnes.

VI

LE CAMP

De ci, de là, s'allumaient les bivouacs, le soir,
Et, aussitôt, la plaine ressemblait au ciel.

Alors, auprès des feux, l'homme venait s'asseoir,
Pour voir dresser la couche et préparer la table,
Et officier cet amour des choses durables
Dont on solennisait le repos d'une nuit.

Il sut que l'âme, pendant la bataille rude,
S'arrête, se recueille avec sollicitude
Et condense le souvenir et l'habitude.

Or, il regardait ces gens vivre
Et dévorait l'amer orgueil d'un qui délivre
Mille autres du fardeau
D'être à soi-même son cerveau.

Et ces hommes qu'il entraînait, naguère,
Et tous ceux-là qui le suivaient depuis là-bas,
Il méditait que lui ne les connaissait guère
Et qu'eux ne le connaissaient pas.

Ainsi l'angoisse grossissait, dans sa poitrine,
Comme d'avoir pétri son cœur à pleines mains,
Comme d'avoir déchiré ce cœur surhumain
Pour baptiser l'indifférence des chemins
Et les pierres, somnolentes et stériles.

“ Quoi ! c'est ton disciple, ton enfant,
Cet homme qui décrasse une large épée ?
Quoi ! c'est ton disciple, ton enfant,
Celui-là dont mugit l'oliphant ?
Et cet autre qui chante un bout d'épopée
A la tourbe attroupée...

Mais que feront-ils, ces forts guerriers,
Quand on leur montrera l'adversaire ?
Que feront-ils de leurs boucliers ?
Connaîtront-ils l'arme nécessaire ?

Ils disent : — Nous sommes armés jusqu'aux dents. —
Mais leur armure est fermée,
Mais leurs ennemis sont dedans.

Il y a, là-bas, celui qui jacasse
Et qui transforme en place publique
La lande la plus vide d'écho.
Ce donneur de réplique aussi
Devra colporter loin d'ici
Ta parole !

Ah ! comme ils vont la farder, la vierge,
Et la faire grimper sur les tréteaux
Et la baigner dans les ruisseaux
Et la saouler de vins canailles !

Tu donnes ta parole comme du pain,
Mais, eux, ils vont la jeter comme une pierre.

Regarde, voilà les femmes...
Recueille-toi, car voilà les femmes.
Tes mains tremblent un peu, quand même,
Et tu respires un peu plus vite...
Quelle douceur t'envahit et qui t'invite
A raconter les histoires que tu aimes,
A moduler des mots sur tes meilleurs thèmes ?
Quelle émotion t'envahit, que tu n'évites ?

Regarde : elles sont là,
Celles qui sauront se donner sans péché,
Et qui balanceront dans les berceaux les enfançons,
En chantant les nouvelles chansons,
Les chansons de la terre nouvelle...

Misère ! écoute-les, ces bavardes,
Ecoute-les se disputer
Pour des bijoux et des hardes,
Et caqueter, les seins dressés devant les hommes.

Quoi ! ce sont tes disciples, tes enfants,
Qui défendent ainsi des griffes et des dents
L'intimité du petit être triomphant !

Ah ! que vas-tu faire ! Ah ! pitié !
Tu n'as que doute pour ton trésor ;
Tu n'as que mépris pour ton héritier.

* * *

Grands gestateurs ! suprêmes légataires
Des volontés mystérieuses de la terre !
Qu'avez-vous dit ?
Qu'est devenu le rameau d'olivier ?
Et ce rire plus que divin que vous saviez !
Qu'en a-t-on fait ?

Est-ce dans l'or du sceptre éclatant de vos mains
Qu'on a trouvé l'acier glacé du glaive ;
Est-ce dans l'humble reposoir de vos chemins
Qu'on tailla les marches du trône ?

Qu'avez-vous dit ? Quels désirs rédempteurs,
Quels gestes grands furent les vôtres ?
Parlez ! En vain parmi les temps et les cités
J'ai recherché vos vérités
Sur les lèvres de vos apôtres."

* * *

Il fut parmi la foule et dit :
"— Je voulais vous mener vers un palais
Comme un rucher plein de miel et de cire
Et de ce bonheur que chacun de vous désire
Et du bonheur qui convient à tous ;
je voulais...
Mais je sais maintenant ce que je dois vous dire :
Vous trouverez où nous allons
Les pierres et les arbres à foison
Dont chacun se devra construire une maison
Aidé d'autrui qu'il aidera...

Allez et faites que le mur de l'un
Ne suffoque pas la fenêtre de l'autre.

Allez et faites que le chœur
Dont chaque voix chante pour son propre bonheur
Ne semble pas, de loin, comme un cri de fureur.

Sachez aussi que le temps n'est plus éloigné
Où l'on doit être heureux sans être résigné."

Oyant cela, tous s'entre-regardèrent,
Et les plus vigoureux riaient...

Mais lui, mordu dans l'engrenage
Du verbe et du penser,
Mais lui, les yeux hantés d'images,
Et haletant de dispenser
Les phrases comme un vent robuste,
Sentait l'émoi divin du prêtre enfler son buste
Et dilater sa voix, cantique altier.

Et puis, soudain, devant ces gens buvant ses yeux,
Devant ces gens, cette foule désemparée,
Qu'il soulevait comme une animale marée,
Et que, des poings, il ramenait au sol,
Il ne méconnut plus l'essence de sa force
Et s'enfuit, un volcan de fureur dans la gorge.

* * *

Il tremble et ses faux pas contre les pierres
Décrochent dans son cou des grappes de sanglots.

Alors il s'accroupit, et, ses poings contre la poitrine,
Il maintient en respect les émeutes de son sang.

Et voilà que lui vient la mémoire de la jeune femme
Qui l'apaisait et l'endormait en lui chantant :

" *Toi, si petit,*
Tu marcheras devant des hommes,
Parlant à chacun
Les paroles que chacun sait,
Chantant à chacun
Les chansons dont chacun se berce,
Et dont chacun pleure et puis s'endort..."

VII

LA VILLE DES POUSSAHS

Devant leurs villas comme des coquilles,
Ils disaient :

“ — En traversant le pays,
Respectez nos plates-bandes
Et défilez dans les allées
Méticuleusement sablées.

Si vous traversez les jardins,
Vous verrez des boules brillantes
Où le ciel et les horizons
Dansent en rond.

Respectez un peu tout cela
Et prenez un pas convenable,
On vous dira
Qu'ici l'idéal est sphérique
Et qu'on en est bien satisfait.

Vous qui êtes tout en longueur,
Vous qui vivez tout en longueur,
Qui venez de loin, qui allez ailleurs,
Vous ressemblez à ces pantins
Califourchant une ficelle
Et qui dansent quand on agite la ficelle.

Ici, l'idéal est sphérique.
Nous roulons l'existence en rond
Comme un cordage sur un pont,
Et chaque jour nous nous découvrons l'Amérique.

Ce dogme ici prospère
Que le rêve de la terre
Est de couver dans le duvet de ses nuages
Tout un peuple de boulettes à son image.

Ce passé, déjà trop loin,
Ce futur, encor trop loin,
Nous les avons mis au manège
Et nous tournons dans un présent que rien n'abrège.

Si vous traversez nos cités,
Entrez dans le temple rotond
Où nous adorons un toton.

Alors, vous comprendrez pourquoi,
Depuis l'ancêtre long et triste,
Notre effort persiste,
Notre foi s'entête
A rapprocher nos pieds de notre tête.

Vous comprendrez tout ce que nous avons voulu,
Vous qui cherchez si mal cet absolu
Que nous autres pouvons
Emprisonner dans une bulle de savon.

Ils vous diraient, nos apôtres,
— Mais nous n'avons pas d'apôtres,
Etant également riches —
Que le plus court chemin d'un point à l'autre
Est *de se tenir* entre ces deux points
Et de tourner comme un derviche.

Ils vous diraient, ils vous définiraient
Tous nos désirs équidistants de notre ventre
Et nous-mêmes équidistants
Du bonheur que la société porte en son centre,
De ce bonheur ponctiforme et symbolique
Dont on soutient les bonnes républiques.

Chantons le toton, louons ses bienfaits,
Ici, l'idéal est sphérique
Et nous sommes bien satisfaits. "

*
* *

Devant leurs villas comme des œufs,
Ils disaient cela,
Emmi les glouglous de leurs ventres ronds.

VIII

LA GRANDE FERME

Ils ne pouvaient pas la voir sans malaise
Et sans regretter le désert.

C'était une bâtisse sombre et grande,
Arlequinant les terres à l'entour
Et pourchassant à l'horizon de ses labours,
La charrue dans les reins, les forêts et la lande.

C'était comme une borne au bord de la grand'voie.
Mais ils la regardaient sans joie,
Et sans savoir de quelle amère chose

Se remplissaient leurs yeux saignants,
Souvent lavés du vent des grandes tentatives.

Vrai ! savaient-ils pourquoi
C'était comme des ongles durs sur la chair vive?...

Les hommes des champs
Se montraient les meules gonflées
Dont les barbes d'épis captivaient le couchant ;
Elles étaient ventripotentes presque toutes,
Et depuis l'août faisaient la haie au bord des routes.

Les gens des champs les regardaient,
Des souvenirs pressés à fleur de leur peau rousse.

Là, chavirée aux trous du sol,
Une charrue ouvrait l'appel de ses bras grêles ;
Là, si roide, abîmée en des songes de rouille,
Une herse piquait du bout des dents le terreau mol.

Et tous les gens de la campagne
Sentaient des manches durs entre leurs mains calleuses.

Pourtant ce n'était pas cela, on le savait,
Dont la troupe silencieuse
S'étranglait.

Plus loin, plus près de la maison, ils le comprirent :

Elle était carrée,
Roidement carrée,
Sertie d'un fossé d'humidité verte,
Et ne semblait avoir pour humer le dehors
Aucune bouche ouverte.

Elle ne pouvait pas respirer le dehors ;
Le soir n'y fanfaronnait pas les grands cris d'or
Dont les murs ravagés dilatent leurs fenêtres.
Elle était froide et morne et semblait ne pas être.

Et ses pierres montaient, sans trou.

Alors, tout le troupeau
Imbibé de l'air rédempteur des voyages
Et qui carillonnait de phrases généreuses,
Toute cette canaille ennoblie de folie
Sentit passer un brouillard de mélancolie.

Ils se dépêchèrent un peu,
Se touchant les mains, se cherchant les yeux,
Confondant la chaleur moite de leurs haleines.

Mais elle était encor trop près, cette maison...
On la sentait profondément rivée en terre,

Tournant son dos pierreux au monde
Et recueillie en des mystères.

* * *

Les derniers connurent la porte
Semblable au goulot d'un terrier,
Et tordant des paquets de chaînes.
On vit aussi, comme au front d'un cyclope,
Un œil de bœuf vitré d'un souvenir de ciel
Derrière quoi dix fronts d'épouvante et livides,
Avec des yeux éperdument fouillant le vide.

Les voyageurs prirent des pierres,
Mais les laissèrent retomber...

Quatre chiens aux yeux blancs pleuraient dans les fossés.

* * *

Quand ils furent sur la colline,
Ils regardèrent au-dessous :

Elle était carrée,
Sertie de terreur et d'eau verte,
Mais elle était énormément ouverte,
Elle béait d'un grand cloaque dans son centre,

Elle entr'ouvrait au ciel l'abîme de son ventre ;
Elle s'était fermée tout autour d'elle-même,
Mais, dans le trou carré, hurlait
La bestiale populace
Et tous ses murs intérieurs
Regardaient éternellement,
Regardaient, avec vingt fenêtres lamentables,
S'amasser le fumier vomi par les étables.

IX

LES FANFARES

Au-dessus des têtes,
Au-dessus du trépignement des bêtes,
De temps en temps, un étendard
Hoche de l'emblème et tangue,
Goûte la bise et claque de la langue ;
De place en place un drapeau,
Promené comme un dieu qui n'a plus que la peau,
Balance, et prend des airs, et fait des mines,
Approuve de la cravate
Et plastronne de l'étamine.

Car il y a des étoffes et des bannières,
Des enseignes ambulantes et des fanions,
Des étiquettes et des chiffons
Passementés de ces devises
Dont les peuples se resserrent ou se divisent.

Dans la foule s'évertuent
Des fanfares mélancoliques
Qui chatouillent un silence
Que jamais elles ne tuent.

Il y a de sourds tambours
Dont s'émeut à l'unisson le creux des ventres ;
Les tambours confient au vent
Leur mécanique et tympanique ébranlement
Et le vent le tiraille et le retarde et le déforme.

Des fifres vipérins
Filtrent des musiques acides,
Belliqueuses, nerveusement.
Il jaillit un filet de rage
A chaque trou des noirs petits serpents rigides.

Il y a là d'étranges cuivres
Gueulus et pattus comme des fauves ;
Ils semblent attaquer les hommes qui les portent.
Hommes et dragons luttent bouche à bouche
Dans un grand beuglement farouche.

Tout le troupeau
Et sa triomphante misère
De tapage et d'oripeaux
Marche au bonheur comme à la guerre.

Dans chaque groupe une bannière,
De son pied chaussé de cuir,
S'enracine sur un tronc
Et s'éternise, bêtement, en érection.

Il y a aussi, quelque part, dans cette horde,
Il y a aussi, là comme partout,
Un homme qui chante en chemin
Et qui tourmente des cordes
Avec la volupté de ses mains
Et le bonheur de son âme.

*
* *

Passe un cri du vent, comme un ordre,
Un souffle impératif qui voyage et qui domine ;
Les drapeaux saluent de la pique,
Toutes les bannières s'inclinent,
Tout cet orgueil semble se jeter à genoux ;
Les fifres sont des chats qu'on fouette ;
Les cuivres avalent le vent
A plein estuaire sonore

Et s'entre-coupent de hoquets.
Les tympans crépitants s'étonnent
Et tonnent,
Impuissants contre le vent.

*
* *

Un soir, un des voyageurs dit :
" Suivons-nous bien la vérité ?
Si la vérité marchait devant nous
Il n'y aurait pas tant de monde pour la suivre. "
Ainsi dit-il et revint sur ses pas.

Mais d'autres simplement pensèrent :
" Un s'en va, qui sans doute a raison. "
Et tous ceux-là retournèrent vers leur maison.

Le lendemain quelque autre dit :
" Suivons-nous bien la vérité ?
Si la vérité marchait en tête,
Tout l'univers serait derrière et ferait fête.
Tous les hommes auraient connu la vérité. "
Et celui-là s'en retourna vers sa-cité.

*
* *

Mais qu'importe ! La cohorte,
Rubanant l'éclat de ses gonfalons,

Entre-brisant l'airain de ses fanfares
Comme des crotales,
Semble, dans le fond des vallons,
Le thyrse d'une gigantesque bacchanale.

X

Lamentant sur un mode acide,
Les chars peinaient, de leurs roues pleines et pesantes,
De leurs roues galonnées de rouille.

Très lentement ils limaçaient à fleur de terre,
Parfois cabrés du train d'avant contre les pierres,
Tous obstacles vaincus avec de durs cahots.

Et dans les chars hurlaient les femmes,
Aux corps mous en monceaux, comme meurtris et mûrs.

Depuis deux jours on trépignait dans ce ravin

Interminable et creux comme une estafilade
Sanguinolente au front du sol malade.
Depuis deux nuits
On dévidait de longs ennuis,
Sans feu, sans chansons, sans histoires...

Et cependant un sourd entrain
Poignait la populace aux reins
Comme un pressentiment brumeux que cette épreuve
Ferait céder le sort, gardien des glèbes neuves.

Le troupeau, longue lanière,
Tressautait à l'espoir de bondir de l'ornière,
En des impatiences de fouet qui va cingler.
Parfois, mince et raidi comme un jet de rapière,
Il préparait pour l'impossible un grand coup droit ;
Et d'autres fois il s'infiltrait entre les pierres
Avec des ténacités d'eau.

Si quelque roc, malavisé comme un conseil,
Montrait les dents au travers de la route,
Vingt bras nerveux, vingt épaules
Le roulaient de pôle en pôle
Jusqu'à le basculer avec un bruit d'orage
Dans la gueule des vieux torrents,
Caracolant de belles rages.

Et d'autres fois, comme un peuple de grands déchus,
Les pins fauchés tombaient, enjambant des abîmes,
Et la foule rampait dessus,
Et la foule avançait ainsi,
Payant l'impôt sanglant de ses victimes
Au sol, victorieux vaincu.

Comment savoir ce qu'on avait perdu !

Les marais en avaient happé par les chevilles,
Qu'ils digéraient depuis, visqueusement.
Les forêts en avaient agrippé dans des lianes
Dont l'étreinte fut implacable à leurs amants ;
Un pan de mont s'était agenouillé sur d'autres,
Et les torrents franchis jonglaient avec des corps ;
On savait qu'il en était mort
Etranglés d'une inéluctable nostalgie.

Allons ! allons ! qu'importe cela !
La foule pousse aux roues des chars,
Et, plus haut que les cris des eaux, sa voix s'élance
En exaltant un grand péan plein d'espérance.

XI

Le soir du second jour le défilé cessa ;
Et le peuple fusa soudain comme une haleine,
Avec des cœurs battants et d'ivres mains...

Il y avait un grand plateau, plein d'automne.
A perte d'horizon il y avait un grand plateau.

La terre sonna des bruits clairs sous leurs pieds,
L'air devint chanson en passant dans leur gorge,
Ils surent ainsi qu'ils étaient arrivés,

Et tout à coup ils se trouvèrent à genoux.

XII

Il chevaucha d'abord devant
Et son regard aspirait la splendeur des choses.

Plus bas, sa poitrine en émeute
Projetait un chant cadencé de sang.
Encor qu'il en eût la tête vibrante,
Il vivait dans le haut de soi plus noblement.
Il avait, comme à coups d'obus, fait des fenêtres
A travers les murs qui le suffoquaient.
Il y avait des hublots éblouis dans sa tête
Et presque douloureux de leur trop d'éclat.

Toute cette ténèbre interne illuminée !
C'était le creux d'une mare profonde,
Le fond fuligineux, plein d'algues onduleuses.

Il ne pouvait pas deviner encore
Comment ses mots allaient se figer dans le vrai.

Un grand vacarme enthousiaste le suivait.
Il fallait voir ! Il fallait voir vite !
On avait entassé les vieillards sur les chars,
Les hommes avaient pris en croupe
Les femmes qui n'allaitaient pas ;
De place en place les buccins
S'appelaient dans un grand barrissement barbare.
Et l'on marchait.
Derrière, triturant une poudre d'orage
Et piétinant, le bétail s'affolait,
Cinglé de la furie des fouets.

Il chevaucha d'abord devant.
Le beau plateau, frappé de mille pieds pressés,
Tonnait et résonnait comme un grand bouclier.
La terre n'en était pas molle
Et sourde comme aux vieux pays ;
Elle ronflait, comme la peau d'une tymbale
Qui fait frémir et sautiller
Une pincée de menus grains.

Entre les horizons, ce n'était qu'une voie
Ouverte, émue et participant à leur joie.

Il courut d'abord devant
Et reçut en pleine face
Le plus magnifique adieu de soleil.

Beaucoup se recueillaient, ne se rappelant pas
Que jamais soleil mourant
Ne leur eût dit semblables choses.

Lors commença cette subtile nuit de lune...

*
* *

De longues ombres vocifèrent
Dans un air de turquin laiteux.

Ces gens emprisonnent entre eux
Une atmosphère moite encombrée d'énergie.

Autour, la nuit souriante
Refroidit une effigie
Qui se teinte d'une buée mélancolique.

Mais ils roulent,
Entrant comme une proue dans le calme des choses,
Qui se referme sans sillage derrière eux.

Tout se pâme de mystère et se transfigure...
Voici que le plateau semble de cristal et de marbre,
Une paralysie engourdit les grands arbres,
Les herbes sont des découpures de métal ;
Une forêt surgit, tout en faïence verte,
En fûts de grès où mousse un lichen de scories,
Une forêt aux rocs barbus de corail roux,
Avec des ronces en rinceaux d'orfèvreries,
Et des sous-bois hérissés comme un arsenal.

Mais ils passent.
Une torche de cris fume dans le silence
Plus opaque et pris en glace.
Mais ils passent.
Au travers de la fable à peine devinée
Rien ne peut ralentir cette course hallucinée.

Tout se pâme de mystère et se transfigure...
Voici que luit un ruisseau mince de mercure,
On le franchit ; il a ces fraîcheurs qu'on aimait
Goûter des doigts jadis aux lacs où l'on ramait ;
Il chuchote une confidence. Oh ! qu'on l'écoute !
— Mais non ! mais non ! Il faut courir ! En route, en route !

Un buisson, à hauteur d'homme,
Tend une pomme d'églantier,

Mais il n'y a vraiment personne
Pour la prendre et l'accrocher, rouge, à son chapeau.

Ils galopent avec vitesse,
Pas un seul ne saura donc voir
Tous ces petits signes timides :
La griffe d'un arbre d'épine
Qui fait un peu comme l'on fait pour retenir,
Et l'offre de soi d'une fleur luisant à peine,
Et la caresse pour les pieds d'un gravier fin,
Et la mare, comme une conque à demi pleine...

Tout se pâme ; voici des prés phosphorescents,
Trempés de brume et qu'incrustent des météores ;
Il y a des fruits sur ces coteaux adolescents...
— Mais non ! en avant et plus loin encore !

Il faut voir encore,
Il faut voir sans voir,
Mais aller plus loin.
En avant ! En avant !
Il faut se hâter
D'élargir la marge
Entre l'avenir et les vieux pays.
Au large ! Au large !
Il faut découvrir

Toute sa richesse
Et la marquer au coin d'acier des étalons ;
Il faut savourer
Toute sa victoire ;
Il faut labourer
D'un large sillon
Tout son territoire.
Allons ! Allons !

*
* *

Il chevaucha d'abord devant,
Mais il fut bientôt submergé de peuple,
Puis dépassé,
Puis délaissé.

Alors il fut au pas, tout seul, dans la campagne,
Et la nuit qui cernait la foule
Sans parvenir à la percer
Se jeta sur ce solitaire.
Et cependant qu'il se laissait bercer
En buvant le silence ainsi qu'on vide un grand cratère,
Il sut qu'il communiait des hosties de la terre.

*
* *

Comme une eau laisse déposer
Le souvenir ocreux d'un orage,
Ses yeux deviennent transparents ;
Tous les objets, portés dans un fleuve de ciel vert,
Viennent y réfléchir de limpides images.
Il se détache de ses mains
Des cuirs pesants, comme des gants qui les étouffent,
Et tout de suite il sent l'air élastique et doux
Crépiter dans ses doigts comme une tendre neige.
Alors une onde de frissons
Monte de ses jarrets jusqu'aux petits cheveux des tempes,
Et dans son bonheur baptismal
Il sent que la nature radoucie
Promène sur sa peau des caresses de femme.

* * *

Loin devant, la rumeur roulante redoublait.

Il la sentait devant lui, cette foule agglomérée
Comme des mots qu'on ne peut plus reprendre à l'air
Et qui s'en vont faire mitraille dans la cible,
Il la sentait fouettant l'espace,
Et se tirant et se poussant
Dans le sein même de la masse de ses chairs,
Sans se laisser rien arracher par l'immobile,
En proie à l'inertie des choses qui vont vite.

Il fallait courir,
Connaître son bien,
Et savoir comment
Et peser combien ;
Il fallait rouler
La tête en avant
Et les pieds saignants
Déchirant les flancs
Des folles bêtes en furie...
En avant ! En avant !
Hô !... Hô !...

* * *

Les yeux longs de la jeune mère
Viennent pleurer devant ses yeux ;
Et cette fois, minutieusement amère,
La chanson s'assoupit comme un cri d'enfant qu'on balance:
“ *Toi, si petit,*
Tu marcheras devant des hommes,
Parlant à chacun
Les paroles que chacun sait,
Chantant à chacun
Les chansons dont chacun se berce,
Et dont chacun pleure et puis s'endort.
A toi, si petit, je ferai de large épaules
Avec un grand manteau brodé d'amour.

Tes pieds seront plus durs que les pierres sur la route,
Tes mains plus douces....

Alors, comme il allait,
Avec aux yeux la paix vacillante des astres,
Il reçut en plein front l'annonce des désastres.

*
* *

Il arriva. Le grand plateau
Se cabrait tout à coup sur l'horizon béant,
Brisé vif, ainsi qu'une arête de falaise
Qui s'éloignait à droite, à gauche, infiniment.

Dans l'abîme tremblait une nuit translucide
D'où montait un calme touffu
Et cette pénétrante et triste odeur du vide.

Un grand tremblement
Mit des bruits d'os dans sa bouche,
Un corset de froid contracta ses reins.

Devant ses yeux ! Devant ses yeux : la cataracte
Poussant des cavaliers, des femmes et des chars
Et des armes et des lueurs....

Ils étaient là ! Il était seul !
Tous ceux qui dans son ombre avaient tourné le monde,
Ils étaient là... sombrés... abîmés dans le froid...

Tous ceux qui bégayaient la parole qui fonde,
Ils étaient là... mêlés dans une mort noire...
Tous ceux qui conservaient l'espérance profonde,
Ils étaient là. Ah ! Ah ! Il était seul.

*
* *

Il prit une poignée de terre ;
Il embrassa cette terre dans sa main,
Et puis il la jeta devant lui, fort et loin.

Et lentement il retourna sur son chemin.

LE RETOUR

I

Surgissantes, il les connut, au bord des routes,
Avec leurs doigts happeurs et leurs yeux embusqués,
Les surprises, blotties dans l'attente, aux écoutes
Dans les halliers par où retournent les vaincus.

Vinrent d'abord, avec des larmes hennissantes,
Des ventres roulant lourd, et leurs bras éperdus
Tordus dans l'air en couronne de tentacules,
Vinrent d'épais poussahs, tout essoufflés des cris poussés,
Vinrent tanguant et trépignant ces gens qui dirent :

“ O maître ! nous voilà,
Les vingt fois méprisés,
Les justement haïs.
Rappelle-toi ta prophétie fervente,
Et ta colère en marchant devant nos maisons.

Rappelle-toi notre chanson :
Notre idéal était sphérique
Et nous étions bien satisfaits...

Tu es passé, houle de verbe avertisseur !
Tu es passé par nos campagnes ;
Et nous étions les satisfaits !
Mais la clameur
Mais la force contagieuse de ta croisade
Ont laissé dans notre retraite trop d'échos
Et d'inquiétude et de curiosité criante...

Sache donc ! Nous avons désappris le sommeil
Et nous avons cherché tes traces pour te suivre
Et gagner avec toi ton pays de soleil,
Ton paradis où l'on devra si vraiment vivre...

Il faut saisir la vérité qui se présente;
Mais, lorsque tu passas chez nous, ta vérité
S'est échappée, insaisissable et méprisante,

Comme du sable sec entre nos doigts crispés
Paralysés de rire et sautant sur nos ventres,
Et sautant avec les spasmes de notre joie.

Pardonne ! alléluia ! te voilà revenu !
Regarde nos visages mous,
Et la misère de nos corps,
Regarde-nous, avec le poids de notre panse,
Et nos fesses retombant sur nos jarrets,
Et nos petites jambes et nos bras courts...
Sache te souvenir à jamais d'avoir vu
Des satisfaits ne résolvant plus l'existence,
Des satisfaits n'éconduisant plus la douleur
Et tremblant dans la peau trop large du bonheur."

Ainsi les hommes gros gémirent
Et reniflèrent très longtemps
En torchant leurs nez remplis d'eau.

*
* *

Alors le pauvre homme pleura,
Débordé par une violence intérieure
Où ne purent se maîtriser ses yeux défaits,
Il éperdit quelques sanglots dans un silence,
Il jeta quelques sanglots lourds, et de regrets
Et de l'effort apostatique inévitable :

" — Vous que voilà,
Regagnez votre lit, regagnez votre table,
Il n'est pas de pays meilleur où mieux penser,
Et ma sagesse est folle et misérable.
Je reviens de trop loin pour apprendre à mentir,
Coupez la vie à la taille de vos désirs,
Et puissiez-vous encor digérer et dormir,
Pardonnez-moi ! "

* * *

Alors, avec des bonds ventrus
Et des rires comme des gifles,
Il bousculèrent cet homme désespéré
Qui sanglotait sur le chemin :

" — Faux prophète, prophète fou, de quel vertige
Ta sagesse pouvait ébranler notre paix !
Es-tu resté si jouvenceau, mauvais prophète,
Qu'un seul instant tu aies pensé que notre tête
Un seul instant démentirait notre estomac ?
Nous étions satisfaits, et voilà : nous le sommes.
Et sûrs que le plus fou parmi les fous ne pourra pas
Découvrir beaucoup mieux que l'homme en grattant l'homme.
Pour nous avoir voulu tromper,
Ta sottise mérite bien qu'on te lapide...
Mais il nous suffira de t'avoir vu pleurer.

Holà ! les sages de malheur ! Passez au large ! "

***

En soi donc, savourant ce grand soulagement
De n'avoir pas défait le lit de la canaille,
Mais de trouver encore intacte, et pour longtemps,
La paix-trésor, organisée, que rien n'entaille
Et que ces peuples nains mesurent à leur taille,
Il s'en fut, et connut à son recueillement
Qu'un autre apôtre allait en lui livrer bataille.

II

Advint qu'en cette terre ancienne où, monotone
Et lasse du retour, traînait sa marche,
Il vit un temple méditant, debout sur ses colonnes,
Avec au front, dans les emblèmes pétrifiés,
Une maxime parlant dur, et tyrannique.
Il vit un temple noir, la gueule ouverte, et des points d'or
Abîmés aux ténèbres caves de son ventre.

Silents, des hommes longs et lents glissaient vers l'antre,
Tristes, ainsi que les fantômes de la foi.
Ils entraient, aspirés par les mots despotiques,
Ployant le dos sous un fardeau d'idées antiques,

Et les épées aux reins, harcelantes et nues,
De l'habitude et des menaces méconnues.

Il fut vers eux, la face vaste et lumineuse :

" Qu'avez-vous fait de votre grand besoin d'aimer ?
Je sais : voici pousser une futaie de cierges,
La cire en est pétrie d'aromates et vierge,
Les bras des lustres ont des frondaisons de feu...
Mais qu'est devenu votre grand besoin d'aimer ?

Qu'avez-vous fait de votre grand désir d'aimer ?
Je sais que dans l'hiver silencieux des cryptes
Il y a de rouges veilleuses qui crépitent
Et qui sommeillent pour pérenniser le feu...
Mais a-t-il mûri votre grand désir d'aimer ?

Qu'avez-vous fait de votre grand amour d'aimer ?
Je sais : voici la haute nef, et je devine
La fumée odorante et tiède des résines,
Et voici l'essor obstiné des encensoirs ;
La poudre des trophées habille les pilastres ;
Et le chœur semble un ciel nocturne et peuplé d'astres ;
Voici l'orgue, en forêt de métal, d'où s'élèvent
Ces chants brandis ainsi qu'une levée de glaives ;
Il est des cloches en folie dans chaque tour...

Il est... Mais malheureux qu'avez-vous fait de votre amour ?

Ecoutez-moi ! il m'est venu cette croyance
Que l'on vous trompe et que vous aimez vous tromper.
Je vous dirai : J'ai fait un songe,
Et j'ai rêvé que l'ancien dieu, mon ancien dieu,
M'apparaissait et m'infligeait son évidence ;
Et sans doute peut-on mourir de certitude,
Car ce songe mauvais m'a comblé d'amertume,
Et depuis je n'ai plus retrouvé le sommeil.

Sachez donc que la race est riche et qu'en vos mains
Il peut fleurir des trésors de bonheurs humains,
Et qu'il est de plus durs rachats du mal de vivre.

Cherchez donc si vous ne pouvez pas être
Votre divin, votre fidèle et votre prêtre,
Et celui qui donne et celui qui reçoit,
Et celui qu'on regarde et celui qui contemple,
Et vous pourrez peut-être habiter dans vos temples ! "

Ainsi s'arrêta-t-il, hautes ses mains tremblantes,
Et les yeux creux de son regard dans l'avenir.

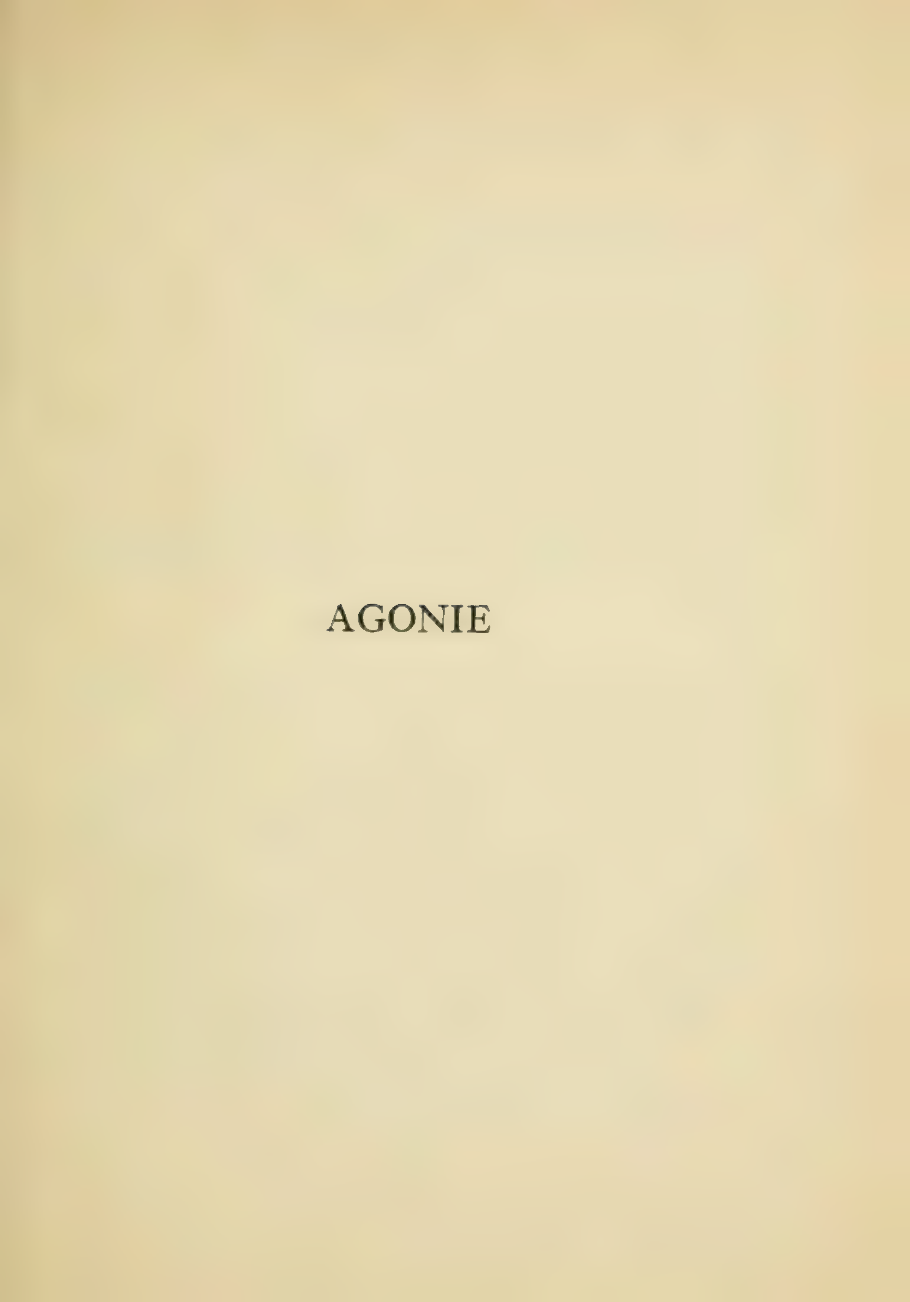
* * *

Mais alors le Mauvais-Génie :

" Regarde bien, voilà maintenant qu'ils écoutent...

N'as-tu pas parlé de l'amour ?
Ils ont souri ; voilà qu'ils encombrent la route,
Ils pensent que bientôt tu vas parler des femmes :
Ils te prennent pour un des bardes ambulants
Qui chansonnent la volupté, les soirs des noces.
Ils ont en eux une chose lâche et féroce,
Ils en sont fiers, et c'est leur sexe, et c'est *l'amour !*
Et jamais ils ne voudront croire
Qu'un sexe soit l'ennemi même de l'amour,
Et qu'on ne doit se bien aimer avec la chair
Que pour se mieux haïr avec l'esprit.
Ils ne croiront jamais cela...
Ils ne savent frapper à l'effigie humaine
Qu'une menue monnaie de plaisir et de peine.
La plus mince obole d'autrui leur fait envie,
Et c'est ainsi qu'ils sont en compte avec la vie.

Comment peux-tu parler d'amour
Devant les grands fauteurs des haines éternelles ?
Comment peux-tu parler d'amour
A des mâles et des femelles ?



AGONIE

I

PROPOS DANS LA COLÈRE

O pauvre homme ! ne serais-tu pas un héros ?

Vois, le forum invective et chante,
Il pend des vendanges hurlantes
Aux rostres hérissant les colonnes d'airain ;
La foule est une bave ardente de vésuve ;
Il faut à la bête une bride aux dents,
Une selle aux reins.
Délire ! un geste et puis un empereur, peut-être !
La canaille va faire un maître ;
Allons, vingt bras pour te brandir,

Et la pierre où rugir, — et qui serait un trône ; —
La tourbe est enthousiaste comme un tremplin !

Eh bien ! donne-lui donc du jarret au tremplin...
Eh bien ! héros !
Es-tu sûr de n'être pas un pantin ?

Mais te voilà rêver, misère ! de batailles,
De promenade au capitole et de quadriges...
Oh ! non, plus cela, souviens-toi...

Tu sais que ce n'est plus cela, être héroïque.
L'épée, oui, je sais, il y a l'épée.
Maintenant, laisse-la se rouiller... ton épée.

Alors, n'iras-tu pas de porte en porte
Chercher l'homme ou la femme et fièrement bâtir
La mémoire à jeter aux âges à venir
De deux en qui la foi d'aimer fut la plus forte ?

Va donc, mais laisse tes instincts calculateurs,
Ta balance, et les scrupules malfaiteurs
Et la bouffonnerie qu'est ton expérience.
Eteins l'intérêt qui luit dans tes yeux.
Plus de petit négoce avide,
Allons ! brandis tes paumes vides,
Ouvre ton cœur de fête,

Et cours à l'amour, comme on pique une tête ;
Cours comme on tombe, et souviens-toi !

Mais tu pleures comme une vieille ;
C'est vrai, ton cœur ressemble à une vieille —
Ne pleure pas, il en est d'autres, et beaucoup...
Tu ne peux plus être un héros, et voilà tout.

En avais-tu, pourtant, de glorieuse étoffe !
Tu te consoleras désespérément ;
Tu ne seras plus un apôtre.

Tu seras strictement un homme
Au centre d'une solitude,
Mais tu ne seras plus apôtre...

Il fallait contempler les choses un peu mieux,
Les regarder comme le vrai pain de tes yeux ;
Il fallait prendre ta parole au sérieux.

Il ne fallait pas traiter en problèmes
Les occasions qu'un hasard qui t'aime
T'envoya d'être un héros pour toi-même.

Il ne fallait pas
Léguer avec solennité
Des souvenirs de défaite
Et d'éloquentes intentions.

Et la vie encouragée eût été meilleure
Et généreuse assez pour donner cette peine
Ou cette joie magnifique au point qu'on en meure.

Il fallait courir dans la course hardie
D'un pied si fou... pour éviter l'ignominie
De trépasser, tout seul et tard, de maladie.

Il fallait, il ne fallait pas...
Pardonne-moi ! te voilà sanglotant ;
Pardonne-moi ! il est encor temps ;
Peut-être, il est encor temps, fais un geste !
Mais je t'en supplie, ne fais pas semblant de faire un grand geste !

II

LA TRISTESSE

J'eus la folie des mots rédempteurs ;
Je ne sais même plus les paroles qui bercent.

J'eus le désir fervent d'un salut ;
Fallait-il sauver ce qui n'était pas perdu ?

J'ai chéri les clartés de la terre ;
Mais mon éclat s'éteint sous sa gangue de terre.

J'ai fait ce qu'il fallait pour mourir ;
Mais j'ai perdu l'occasion de bien mourir.

J'ai fait de grands feux avec les mots ;
Mais je ne trouve rien dans la cendre des mots.

J'ai voulu mener des peuples d'hommes ;
Ah! pitié! Je n'ai plus assez de joie pour un seul homme.

III

ASSOUPISSEMENT

Lors des retours brisés,
Au soir des longs combats contre des raisons et des hommes,
Lors du nocturne affaissement,
Avec l'intime horreur des reins pliants, des dents claquantes,
A l'heure où revient l'oubli de vouloir,
Il alla s'étendre au long d'une femme
En qui bâillait cette âme immortelle des brutes.

Et là s'assoupit son grand dam
Tout tièdement, jusqu'à l'extase, grignoté
De joies menues besognant à fleur d'épiderme.

Puis vint le temps
Où la tristesse de sa chair gâtée
Se complut dans ce sommeil.
Pourtant, ivre à nausées du poison domestique,
Point oublieux des tire-d'ailes enthousiastes,
Il se savait encor, de ci, de là,
Livrer aux bras du rêve vaste
D'où surgirait peut-être, un jour, l'éclat sauveur.
— Et son calcul épiloguait l'heure présente. —

Ainsi jusqu'au sursaut brutal, où l'évidence
D'une âcre image en soi jaillie,
Mit aux trousses de sa conscience
Une meute de désespoirs.

Et pour avoir compris ses yeux
Qui depuis longtemps reflétaient
Toute la douleur de sa chute et sa misère,
Il but une gorgée de honte et de colère.

Pendant qu'il s'enfuyait, virant
Et dépeuplé d'instincts et décharné de soi,
Mais de fauves regrets cinglant la bête folle,
Il se voulut consoler d'une parabole.

Lourde et brutale, au ras du sol,
La logique du vent galope et juge ;
La justice du vent fauche et rafale
Tout ce que la verticale
Porte de blet pour la chute et pour la poussière.

Or, toi, prends garde,
Toi ! sur tes pieds dressés, toi, qui te dardes
Dans ton illusoire décor d'arbitre libre,
Qui te dardes au ciel à perte d'équilibre.
Prends garde ! Sens passer la justice du vent,
Toi qui grimpes, ton âme roide entre tes dents,
Et si beau des vouloirs de ta tête gravide ;
Cramponne-toi, connais le vent aux mains avides ;
Cramponne-toi, tu ne sais plus, ou pas encore,
Que les fruits sont plus vite blonds et doux
Qui ont un ver dans le cœur,
Et que, plus vite, ils s'abattent dans la bourrasque.

Oh ! je te vois harmonisant un grand système...
Et tu n'as pas senti — et te voilà si beau —
Ton cœur mûrir pour la plus proche des défaites.

Tu t'étais fait digne, et le savais bien,
Des grandes joies que se peuvent gagner les hommes ;

Et par delà tous les tristes présents
Tu pressentais les paradis intérieurs.

Mais tu ne t'étais pas gardé du parasite,
— Tu ne te méfiais point de ton petit bonheur. —

Or, il a su laisser grandir ta lassitude,
Car il savait que, fort, tu l'aurais écrasé
Et qu'on doit lentement tisser la certitude ;
Dans sa logique minuscule il a voulu
Que la fatigue te courbât jusqu'à lui,
Puisqu'il ne pouvait te piquer, debout.

Il t'a désiré las et mol sur ta couche,
Pour t'infiltrer le venin subtil de sa bouche,
Pour t'infliger la morphine de son venin.

Oh ! je te vois traçant de grands signes dans l'air,
Oh ! je t'entends épiloguer l'heure présente ;
Mais quelque chose était lové dedans ta chair
Qui étouffait les lendemains en l'œuf.

Et le poison savait agir,
Et tu poursuivais ta route,
Plus clairvoyant, te semblait-il, en l'avenir,
Et plus mûr — de l'été des fruits qui vont pourrir.

Croyais-tu que s'était attablé à ta table,
Vivant sur toi, de toi, cet hôte misérable,
Ton petit bonheur ?

Alors tu as conçu les grandes joies humaines,
— Le hasard a laissé vivre cela longtemps. —

Mais voilà que soudain ton parasite est mort,
Et voilà que tu ne sais pas pourquoi
La mort d'un bonheur petit est une tristesse grande.

O mon pauvre enfant, en perdant ton mal,
Le mal familier, le mal domestique,
Pourquoi as-tu connu ce grand affolement,
Comme si t'abandonnait le sens de vivre ?

C'est qu'en effet tout le faible et le misérable
Qui végétait depuis des siècles dans ta race
Et qui était un peu de toi, et parfois tout,
C'est qu'en effet ce qui en toi est ta canaille
Sur les joies du petit bonheur faisait ripaille
Et de la mort de ton bonheur vient de mourir.

O mon ami ! méfie-toi de ces pauvres choses
Dont se parquent les vies précaires des troupeaux.

Que la mort d'un bonheur petit soit fête grande !

Sur le vaste autel des futurs,
Tue tout le mauvais moi et lèves-en l'offrande !
Brûle au grand feu d'autodafé ces pauvres choses...

— Et tu pourras équilibrer l'apothéose. —

*
* *

Il se voulut ainsi consoler, et pourtant,
Parce qu'il n'était qu'un homme,
Il sanglota longtemps encore.

INTERMÈDE DU SOMMEIL

I

Il ne ramasse pas assez d'esprit
Pour peupler également partout
La pesanteur du corps qui ne peut pas dormir.

Il doit laisser de grands déserts de chair inculte.

Bientôt, autour de ses organes,
L'intelligence se rassemble en tournoyant
Comme un troupeau d'enfants autour d'une machine.

Cela jacasse et discute et veut tout savoir ;
Il se fait cent découvertes

Et des étonnements interdits.

Alors, toutes les choses précises et sourdes,
Toutes les soutes laborieuses de son corps
Sont envahies par un malaise
De supporter tant de regards sur leurs leviers
Et tant d'esprit à l'entour de leur ignorance.

Une douleur s'étale en tache d'huile ;
Chaque veine s'entend ruisseler en dedans ;
Le cœur bat trop bien ; le cœur bat trop fort ;
Des frayeurs se nouent dans les membres.

Il déserte la couche moite, et s'en va.

*
* *

"Je n'aime pas ces merveilles intérieures,
Je n'aime pas cette perfection intérieure,
Tout ce qui me nourrit
Sans recevoir mes ordres ;
Et j'en veux au cœur de mon sang
De voler pour moi, malgré moi,
Au balancement de ses propres ailes.
Je suis honteux de me devoir
A ce trafic qui n'a pas besoin de moi-même..."

*
* *

Il use sa colère à coups de talon.
Et, cependant qu'il va, tout regagne sa place :
L'esprit remonte comme un vol de bulles d'air,
Le reste se prend dans l'oubli compact.

Alors mille joies et mille douleurs
Alternent brusquement leurs tiges dans sa tête.

Et recueilli, perché dans le haut de ses mâts,
Ne sentant plus l'odeur des cales trépidantes,
Pieusement il pense au temps
Où net et nu, lavé d'indigence divine,
Il ne poursuivra plus l'étranger sous sa peau.

II

La rue est complétement vide
Une nuit gélatineuse y tremblote.
La rue est bien plus large ainsi que par le jour.
Les bases des maisons s'écartent sur ses rives,
Les sommets en chœur trempent dans la suie.

Il marche et les murs opposés
Se renvoient le cri de ses pas
Comme les répons d'une messe.

Soudain cette rue, avec un soupir,
Le souffle doucement dans le brouillard léger d'un lac
Où confluent des torrents qui charrient de l'air noir.

Au sein de sa pelouse aigre-verte,
Une pierre noble suspend
Les gestes fatigués d'un qu'on ne connaît plus.

Il marche encore, enflant des ondes de fatigue ;
Il s'entonne à nouveau dans l'axe des couloirs,
Et les petites rues s'étranglent de son bruit.
Il roule avec une rumeur de borborygme
Le long de l'intestin fétide des quartiers.

... Une autre place où fraîchit un masque de bronze.

Il marche encore ; des égouts fument dans le frais
Et sécrètent l'écho déchu des cataractes.

Et puis, à tous les carrefours, d'autres statues,
Avec des bras brandis à l'abri d'une grille,
Dans un concert en boules crues d'arbustes nains ;
Tout un peuple de gens de pierre, avec des noms.

* * *

Alors, un seul instant, il maintient à distance
Avec ses doigts tendus ce qui presse ses flancs,
Et cherche dans le vent un seul flocon d'un air
Qui ne soit point né là-même entre les murailles

Et point suinté par les fissures des pavés.

***

Il fend la nuit, que tresse une trame de souffles
Où l'on entend toutes les gorges respirer.

Entre deux bords chargés de piles de sommeils,
Il roule et projette au devant de lui
Un brouillard bleu qui ruisselle de sa poitrine
Et met des gloires aux clartés des carrefours
Et fourbit une panoplie à chaque flamme.

Tout en roulant, il sort du milieu de la ville ;
Tout en tournant, il s'écarte un peu de ce point
Qui le repousse et le maîtrise comme un centre.

Et voilà que tout à coup, large et fascinante,
Il aperçoit la Porte ouverte dans les murs,
Il voit, brassant le ciel, un troupeau d'arbres libres
Et de grands peupliers fuyant sur un chemin.

Oh ! qu'il lui faudrait peu souffrir
Pour arracher sa chair et la lancer dans la campagne.

Et son ombre, comme un désir mobile et fou,
Déjà s'allonge et court et va danser dans les venelles
Et téter l'air qui se distille aux frondaisons.

LUEUR

I

Et parce qu'en son cœur
Des souvenirs raidis d'orgueil et de silence
Ouvraient, sentant tomber la nuit des décadences,
Leurs yeux grandis d'avoir pensé le soir meilleur ;
Parce que dans son cœur
— Lourdes colères augurales —
Des gestes grands tendus aux pourpres vespérales,
Obscur trésor de solitude et de ferveur,
Traçaient éperdument le signe avertisseur,
Dans le couchant, pour conjurer avec des mains si vaines
La malédiction des ténèbres prochaines,

Parce qu'en les passés défunts et murmurants
Des cadavres s'étaient dressés, qui savaient tant...

Ivre, et le cerveau lourd de l'histoire de son âge,
Il s'en fut, n'osant bouger la paix des sarcophages,
Où, sous l'oubli pyramidal des siècles las,
De grands déchus mouraient, qui ne parleraient pas.

S'en fut et dit, les mains levées, les mains émues,
Naïvement, en pauvres gestes vers les mondes,
Vers quelque hostile et vain zénith, naïvement :

" O Destin ! me voici plein de tristesse, et vieux,
Et l'esprit tintinnabulant de fausses gloires.

J'ai pourtant, en des temps de lauriers éclatants,
Rênant du poing quelque quadrige
Escaladé des capitoles de fumée....

— Encor je sens la fadeur tiède des encens. —
— Encor j'ai dans les ouïes la joie de la canaille. —

Mais voici que le temple est las de ses murailles
Où s'agrippa l'orgueil obstiné des trophées.
Voici : le temple, las du sommeil de ses pierres,
Va secouer ses piliers pesants dans la poussière,
Va laisser retomber l'inutile butin,

Et dans l'ébranlement des colonnes d'airain,
Les bras levés, va marcher vers l'astre immobile
Qui brille entre les fûts pressés des péristyles.

O Destin ! j'ai le grand dégoût de la victoire,
Et ma mémoire est implacable et je suis vieux.

J'ai caressé des vaniteuses courtisanes,
Et mon désir, conduit en laisse, est mort d'ennui.

Destin ! Destin ! en quel majestueux autrui
Pourrai-je apaiser l'horreur
De ne plus parler qu'à moi-même ?

Voici, dans mes deux mains, mon front sonore et vide.
Mille ans de savoir ne l'ont pas rempli,
Mais un peu d'erreur a pu le creuser.
Voici mon front, si lourd et si léger,
Qui porte seul un joug que n'ont point taillé les autres,
Qui ne fut jamais d'un disciple,
Et ne sera plus d'un apôtre.

Ah ! si je pèse en mes deux mains ce front si vide,
Pourquoi, pourtant, ne suis-je pas comme ceux-là
Qui reçurent des mots avec une âme avide
Et qu'un dogme, en son temps venu, émascula ?

Mais non, je fus de ceux qui, si fous, emmenèrent
Avec des cris, et mes regards comme des chaînes,
La docile stupeur des foules au martyre...

Je sais l'ivraie et le regret du grain perdu,
Et que rien ne poussa sur les places publiques ;
Je veux, de loin, pour ne plus me croire attendu,
Fermer les poings sur mes désirs apostoliques.

Je ne sais ni la peur ni la joie du tombeau,
Malheur à qui s'arrête au large des troupeaux
Pour écouter les confidences de la vie !

O Destin ! Dieu toujours parmi les crépuscules,
Toi qui es tout ce que l'on ne saura pas,
Toi qui grandis et qui recules,
Eternellement vierge et fort,
O Divin !
Qui chaque jour ouvres un peu
Ton poing rempli de cendres et de sable !
Toi qui fais durer et virer parmi la nuit
La terre avec ses gens et ses idoles
Et la folie de te savoir et d'être encore.

Toi vers qui s'en retourne et pleure
Ma douleur d'être un chef... et les écœurements,
Et le besoin de quelque bon hasard qui grise
Et le dégoût de toutes les choses conquises.

O Destin ! je suis celui
Qui n'a pas pu naître disciple
Et qui ne sera plus apôtre.
Je suis seul et je souffre et je te dis : Sois l'Autre.

O Destinée ! trébuchant dans ton obscurité,
Voici venir un affolé de solitude...

Grâce ! J'ai dans mon sang la vieille humanité,
Et je cherche depuis longtemps
Une poignée de certitude.

II

Que si, dans le cœur de sa barque cave,
Je vois un voyageur, recueilli comme on dort,
Ne sentir point le souffle dru qui sort des terres,
Et qui le porte au large et très loin,
Jusqu'où n'arrivent plus les odeurs de la côte
Et les rappels de l'estuaire engloutisseur,
Je ne dirai pas que cet homme est fou.

Si je le vois se dresser et tendre des cordes
Et boursoufler toutes ses voiles sur son mât,
Et se dévêtir de tout ce qui le recouvre
Pour arrêter au passage encor plus de vent,

Jusqu'à mener la charge au milieu de la grande haleine,
Je ne croirai pas qu'il songe à mourir ;

Non plus si je le vois lancer à l'eau ses rames
Qui le pourraient ramener vers le bord,
Et la barre, qui est le gage de l'entente
Avec les forces dont on marche et dont on meurt,
Et les nourritures qui pèsent dans la cale,
Et les fleurs dont on a parfumé ses départs,
Et le livre qui contient la charte des choses,
Et l'image aussi des gens qu'il aima.

Lors, j'attendrai jusqu'à ce que, trois fois de suite,
Il ait plongé, dans l'eau qui jamais n'a lavé les ports,
Sa chair très dépouillée et comme translucide.

Alors j'aurai le goût des hosties sur les lèvres,
En le sentant chasser à sillage perdu
Vers le haut de la mer, sabré de rides vertes,
Vers où des continents dorment, qu'on ne sait plus.

LÉGENDE D'UN RENOUVEAU

I

Un ruisselet de terreur menue
Fluant et frigide au creux de son dos,
Les yeux gonflés du dormir mauvais des départs,
De bonne heure, il s'éloigna
Dans l'aube de chlorose et de frissonnante angoisse.

Il se hâta vers les faubourgs
Aux maisons lourdes et silentes ;
Là sommeillaient les opulences éreintées
Qui digéraient les joies de la nuit et l'amour.

Puis vint le bruit gouailleur de la plèbe, et ces gens

Qui peuvent fouetter de leur rire
Cette livide atrocité de s'éveiller.

La Porte ! large et fascinante !
Ouverte dans les murs comme un chenal étroit
Mêlant le flux montant des nourritures
Et le reflux des puanteurs et des chairs mortes...

Plus loin il sut encor les banlieues maussades
En éclaireurs vers les campagnes,
Et l'éparse pâleur cubique des maisons,
Grand coup de dés parmi les champs et leur pelade,
Et les soupirs indiscrets, si naïvement,
Des citadins vers les herbes et les feuillages
Et la nature — ah ! tant perdue depuis des âges.

Bientôt, de pas en pas sonnant de son cheval,
Bien loin derrière,
Dans le brouillard et la poussière
Tout cela qui était de l'homme s'assoupit.

Son désir
Qui l'avait devancé, fiévreusement agile,
Revint, docile, à la crinière de la bête,
Revint flotter à portée de ses mains.

C'est alors que dans sa tête
Un grand calme se mit en chaire.

De pas en pas de son cheval, sur le chemin,
Tous les émois des jours encor prochains,
De pas en choc, ainsi que des feuilles blessées,
Aventuraient des envergures balancées,
Et s'oubliaient bientôt à plat, de loin en loin.

Et puis tomba le frais repos, comme une pluie.

*
* *

Comme il sentait que son départ, tout galopant,
S'alentissait d'une pesanteur étrangère,
Il se tourna, et vit qu'il emportait en croupe,
Comme un sourire et un rire accouplés,
Son Mauvais-Génie
Et sa Pensée-la-plus-intime.

Et déjà la colère mêlait ses sourcils,
Et déjà la douleur tourmentait sa bouche ;
La compagne et le compagnon le regardèrent,
L'un rit, puis l'autre soupira,
Et par devant qu'il n'eût causé tous deux lui dirent :

« — Nous croyais-tu restés là-bas dans la cité,
O maître ! alors que tu t'en vas.
Ton désir de solitude nous désavoue,
Mais ne sommes-nous pas et ta chair et ton sang,

Mais ne sommes-nous pas tes clartés et ta boue,
Ta fille la plus douce, et ton fils le plus rude ;
Ne sommes-nous pas les habitants de ta solitude,
Par qui ta solitude est mieux qu'un vide et qu'un néant ?"

Un silence dura, puis la compagne dit :
" — N'auras-tu plus besoin de consolation ? "

Et l'autre dit, morcelant son petit rire :
" — N'auras-tu plus jamais besoin d'une leçon ? "

Alors, l'homme un instant immobile sourit,
Et cela s'épandit dans toute sa figure,
Car il venait de pleurer dans le même temps.

II

Quand le plus grand éclat du jour fut résolu
Dans l'harmonie translucide du soir,
Le Génie-Mauvais
Bâilla, gémit, et de ses mains unies
Se protégea les yeux, pour longuement
Chercher vers l'horizon, chercher vers l'orient,
Loin par derrière, où le déclin de la lumière,
Dans la brume, mariait des verts et des azurs...

Et puis soudain d'accents dolents :
“ — Depuis longtemps, mon maître, en vérité,
La ville est descendue par delà l'horizon.

Depuis longtemps le haut du temple le plus haut
De pas en pas s'est enlisé sous les labours.
Voici déjà passer un jour,
Mais ton désir haletant a vécu bien davantage.

Voilà : depuis longtemps on ne voit plus la ville,
Mais j'ai l'oreille creuse et bonne
Et je perçois encor des cris derrière nous,
Et mon esprit surprend bien des choses subtiles...

Te voilà chevauchant, hérissé d'ire et de dégoût,
Cherchant fébrilement les phrases qui accusent !

Ah ! Ah ! Le maître est donc si gonflé de lui-même
Qu'il oublie qu'on puisse passer
Dans le plus mauvais endroit
En y semant encor de plus mauvaises choses ?

Ah ! Ah ! Il s'est enfui, hérissé d'ire et de dégoût !
Et maintenant, ainsi qu'un fol, il s'évertue
A branler comme des grelots
Tous ses griefs, un peu grotesques, un peu faux...

Ceux de là-bas sans doute ont pleuré son départ,
Et pour ceux-ci, il est parti trop tôt,
Et pour ceux-là, il est parti trop tard ;
— Mais son grand tort est d'avoir dû partir !

En vérité, quand on ne peut pas
Manger à la table des autres hommes,
S'il est prudent de s'éloigner à temps,
Il eût été meilleur de n'être pas venu,
Et de n'avoir jamais surgi de son silence.

Maître, tu vas t'assourdissant d'un grand tapage,
Et tu t'en vas pour ne pas souffrir davantage ;
Et tout cela suffit-il donc pour t'étourdir ?

Maître, crois-moi ! crois qu'il eût mieux valu partir
Pour n'avoir pas plus longtemps à laisser souffrir...

T'en souvient-il ? Pour d'autres causes,
Je t'inventai bien des histoires que tu sais ;
Mais à quoi bon apologues et paraboles !
Tu es si haut juché au-dessus des paroles !
Tu veux oublier maintenant
Que ta parole eût pu germer
Et que pour ta parole on t'a sans doute aimé,
Et que le son des mots, avec leur musique humaine,
Est plus encore une joie que la connaissance même
De leur essence, et des souvenirs qu'ils ont...

O mon maître ! je t'épargnerai donc mes fables,
Il m'appert que l'enseignement ne te sert point

Et que tu ne sais pas vieillir.

Cela est pourtant ton malheur,
Car il te faudra mourir jeune encore ;
Et n'est-il point navrant d'avoir tant attendu
Et tant vieilli pour mourir encor jeune ! "

Le Mauvais-Génie dut se taire
Pour briser ce petit rire
Dont il coupait ses histoires
Selon sa colère et selon l'aventure.

Mais le maître, sévère et le front obscurci,
De pas en pas de son cheval allait un rêve.

Alors, de pas en pas, implacable et hachée
La voix reprend :
" — En vérité, voici déjà passer un jour,

Et déjà sens-tu pas s'affaisser ta peine,
Et déjà sens-tu pas s'affaisser ta haine,
Comme font les cuvées qui ne fermentent plus.
En vérité, voici déjà passer un jour.
O mon maître ! les mots rédempteurs sont bien lourds !
Mais tu vas pleurer et tu ne veux plus l'amour,
Ah ! n'eût-il pas suffi de vouloir ton amour ? "

Alors, l'homme, crispant les pieds de son cheval
D'un coup de poigne sur les brides, s'arrêta
Et de mots graves suffoqua, qui décidèrent :

" — Merci ! car tu m'as dit les plus sages paroles ;
Il faut pourtant nous séparer, car où je vais
La meilleure raison reste un babil d'enfant. "

III

Mais son Mauvais-Génie, dès qu'il eut touché la terre,
Ouvrit la bouche et les oreilles dans le vent.
Puis il parut vouloir filtrer l'âme des choses,
Et recueillir des mots en voyage et mouvants
Dont supputer les plus secrètes confidences.

Or, il advint que cependant
Le labeur d'une force interne
Le gonfla, difforme et géant,
Jusqu'à le brandir dans le ciel ;
Et vingt langues peuplèrent sa gueule
Et cent yeux trouèrent son front.

Mais le maitre, à l'excès ému :

“ — Se peut-il que des grains perdus
Lèvent de semblables récoltes ; oh ! se peut-il ?

Je me suis émondé de ce membre inutile ;
Mais à peine éloigné de moi
Il peut s'enter de tant des choses étrangères,
Et me pousser ce monstre, ô mon bâtard !

O Destin ! que peut donc devenir dans le monde
Tout ce qu'il faut laisser de soi, derrière soi !

Mais je connais les cicatrices....
Et cette chair était mauvaise
Qui se pourrit dès qu'on l'ampute et qu'elle tombe.

Toi que voilà, n'étais-tu pas aussi, pour moi,
Ce qui est dans chacun la sagesse de tous ?
Oh ! je t'ai dû tant de vulgarités sublimes !
Toi que voilà, toi qui t'en vas,
Ne serais-tu point mon bon-sens ?

Toi qui t'en vas si volontiers,
Et si volontiers fuis devant ma solitude,
N'étais-tu pas ce bon-sens humain et prudent,
Cette prudence humaine et soucieuse
Que chez les hommes on s'inocule l'un à l'autre.

— Si les chiens étaient encor plus humains,
Ils se mettraient l'un à l'autre des muselières. —
N'étais-tu pas cette nécessité sociale
Et ce blanc-seing pour le dormir et le manger,
Cette estampille à tout ce qu'on peut laisser vivre ;
O geôlier du génie ! n'étais-tu pas mon sens-commun ?

Alors, adieu joyeusement, ô mon bon-sens ! "

Après avoir soigneusement flairé le vent,
Le monstre se hâtait, en retour vers la ville.

" — Certes, répéta l'homme, adieu joyeusement !
Retourne à la cité d'où tu m'étais venu,
Des volatiles y font la roue qui te désirent.
Et puis, n'étais-tu pas, de moi, la seule chose
Qui pût vivre là sans douleur
Et sans faire souffrir, aussi ! "

Mais le Mauvais-Génie ne tournait plus la tête,
Et haletait vers la tiédeur de quelque étable.
" — Ainsi, dit l'homme en repartant,
De pas en pas il faut oublier nos paroles,
Car nos paroles sont parties, et volent
Et vivent de leur propre force.

De pas en pas je vais oublier mes paroles,
Car de bouche en oreille elles vont m'oublier. "

IV

BALLADE DU SOIR VENU

Lorsque les pommes sont tombées,
— Gifles du vent ronflant,
Lourdes bourrées de la bourrasque —
Lorsque les pommes sont tombées,
— Menues dents des bêtes menues,
Acharnement des aiguillons tenaces,
Salives d'argent des limaces —
Lorsque les pommes sont tombées,
— Hiver, printemps, vivent les hommes —
L'été revient qui fait les pommes.

— Sais-tu pas les bonheurs qu'en route l'on coudoie ?

Oh ! s'en acoquiner bien vite !
Une joie est morte et vive la joie !

*
* *

Quand les pommes seront mangées
— Baisers à franches dents dedans,
Fruit défendu, baisers avides,
Chair qui se rouille et se pourrit, pulpes livides —
Quand les pommes seront mangées,
Quand les dents seront agacées
— Oh ! que les souvenirs si longtemps s'en précisent —
Quand les pommes seront mangées,
Un printemps viendra qui sait les cerises.

— L'homme n'est pas trop endurci...
La vie est généreuse aussi...
On trouve partout du bonheur sans maître,
Un brave bonheur qui lèche et aboie ;
Oh ! s'en contenter ! En vivre peut-être,
Ou n'en pas mourir ; et suivre la voie.
Une joie est morte et vive la joie !

*
* *

Quand tous les fruits seront gâtés
Et le palais trop dégoûté,

Et le palais trop difficile,
Une joie naîtra d'être sans espoir
Et de n'avoir plus rien à guetter jusqu'au soir,
Et de ne plus pouvoir attendre jusqu'aux larmes.
Quand tous les fruits seront gâtés
Et la bouche trop difficile,
Qu'il fera bon de s'en aller,
Joyeusement, vers le repos et l'immobile.

Oh ! le divin linceul que soi-même on déploie !
Le savourer, de toute une attente inutile !
Toute la joie se meurt. Encore ! Vive la joie !



PARABOLE-INTERMÈDE

J'ai regardé ta douleur grande au grand soleil,
Et c'était bien une pauvre petite chose...

Il arriva sans doute un temps
De têtus carillons tintants
Où le clocher
De si tôt à bien tard battant
Ses joujoux tintinnabulants,
Comme un enfant
Par trop joyeux, par trop gâté,
De ses cloches fut dégoûté.

On nous a dit : Quand on est cloche, il faut qu'on sonne

Et qu'on carillonne à s'en assourdir.
On nous l'a dit, cette existence est bonne,
Il faut durer quand on a dû naître
Et bien mériter de finir ;
Balançons-nous jusqu'à vomir,
Il faut qu'on ronronne, il faut qu'on s'en donne !
En ce temps-là il ne mourait personne,
Et c'était gai jusqu'à mourir.

Il arriva sans doute un temps
De têtus carillons tintants,
Où le clocher,
Par les trouées des abat-sons
— Oh ! si las de précipiter
Les chants bondissants,
Les chœurs balancés
Et ses rires en cataractes,
Les désirs pressants,
Les appels pressés,
Les bataillons des carillons
Tôt éparpillés en haillons
Parmi la roncée des vallons,
Où le guet-apens des hasards féroces, —
Il arriva sans doute un temps
Où le clocher fut affolé
De semer à volées le grain lourd sur des roches
Et de gueuler de faux bonheurs à pleines cloches.

Qu'on m'arrache ce cœur battant !
Ce cœur de bronze, ah ! qu'on le torde ;
Je sais que depuis si longtemps
Il s'envole au bout d'une corde.

Pourtant, en ce temps-là, il ne mourait personne,
En ce temps-là de carillons
Comme des guildes de grillons
S'ébaubissant dans les nuits moites ;
Pourtant, en ce temps-là, il ne mourait personne,
Et l'on ne savait pas encore
Ces choses-là qu'il faut qu'on sonne,
Un jour.

Parfois, venu du loin des champs,
En mourantes criées dans les touffes de vent,
Quelque glas assoupi passait
Qui s'était déchiré longuement aux futaies.

Alors les cloches frissonnaient dans le clocher,
Une vibrante horreur les saisissait en croupe
Et toutes se disaient qu'on venait les chercher
Et qu'on allait partir pour cette chevauchée
Dont on parlait de si longtemps, sans doute.

Ainsi le glas d'autrui repartait sur le vent,
Méconnu, comme l'est toute douleur des autres.

Puis des pages se tissaient pour le vieux roman...

Et les jours n'étaient qu'une longue attente
Vers la visite de cet inconnu, un jour.

Il arriva pourtant, le temps
Où cette angoisse, oh ! brusquement,
Une nuit passa la porte béante
Et grimpa s'accrocher dans la charpente.

Oh ! le lendemain, dès le jour,
T'en souvient-il ? sous la hideur de l'aube verte,
T'en souvient-il ? Oh ! hurlements !
Cela était-il donc si lourd ?
— Et cette honte, et cet odieux poids sur la gorge —
Oh ! les cloches de plomb
Oh ! les cloches de pierre,
Comme elles ont ralé pauvrement tout le jour ;
Et puis, le soir, elles se sont cabrées, si fières,
Serrant les genoux sur leurs reins
La terreur les califourcha, qui de l'airain
Fit de la chair, de la chair tiède, et qui souffre,
Et se balance et se lance à corde perdue
Entre les quatre murs en puits, aux flancs du gouffre !

Jamais tu n'aurais cru que cela fût si rude.

Et, cependant, le temps doucement tempérant,
Et les glas sourdissant à l'épaule des pierres
Dans le désir de s'étouffer et d'y tarir,
Le beau clocher — ô fol ! — a cru grandir
Et dominer de loin ses frères de détresse.
Car dans tous les clochers il n'est pas de hibou ;
Oh ! ne mens pas, toi qui sais faire orgueil de tout,
Car dans tous les esprits il n'y a pas de détresse...

Allons ! tout cela fut si peu de chose
Que tu pensais devoir être toujours...
Tout cet ouragan fut si peu de chose !

Ne fus-tu pas naïf en ce furtif chagrin
D'être surpris à carillonner, un matin ;
D'être surpris de te réjouir à perdre haleine ?...

Ma douleur se meurt, vive la douleur !
— Mais quelque chose était ravi dedans ton cœur,
Mais quelque chose était renouveau dans ton cœur
Qui consentait aux carillons intérieurs.

Et puis le branle fut donné dont vint le rire.

Comment désirais-tu la joie,
Toi qui ne savais pas durablement souffrir ?

J'ai regardé ta douleur grande au grand soleil,
Et c'était bien une pauvre petite chose.



ÉPILOGUE

Tous ceux qui savent les chants du maître,
Et son ravissement dans la solitude,
Et comment il désira connaître
Ce pur silence où se rajeunirait son être,
Et cette eau lustrale où les épilogues
Sont baptisés comme des préludes,
Tous ceux qui savent tout cela
Vous diront que ce fut la parabole ultime.

Longtemps, l'homme, les ouïes au guet,
Sut encor l'âcre confidence et les regrets
Et l'amertume de sa conseillère intime.

Puis il commença d'être résolu :

"— L'homme d'hier doit mourir jusqu'au fond de l'être
Pour que soit l'autre...

Dans mon passé, dans mon présent,
Voici qu'il s'est levé des mains ;
Tout mon peuple s'est recueilli et se contemple
Avec l'émoi fervent des gens d'un temple
Qui se diraient qu'un Dieu respire au milieu d'eux.
Un Dieu !
Car un Dieu ne doit-il pas naître
Dans la maturité — si prochaine peut-être —
De ce qui dans un homme est l'homme ?

Mais toi, qui ne me comprends plus,
Se pourra-t-il encor que je te nomme
Ma conseillère et ma consolatrice ?

Dois-tu me reprocher maintenant l'erreur d'un homme ?
Là-bas où j'ai tant vécu,
Là-bas où j'ai trop vécu,
J'ai connu l'erreur avec ses bijoux
Et ses beaux habits et tous les fards de sa peau.
C'est une ancienne amoureuse ;
On la connaît partout et trop pour qu'elle tue,
On la connaît trop pour la rejeter à la rue ;

Mais on vit avec, on la paye un peu,
Même sans l'avouer on goûte ses caresses
Et ses rages de vieille femme
Et sa bave et ses vieux baisers.

*
* *

Je vais dans un beau pays de santé
Où doit mourir un grand cœur
Pour avoir pâmé d'une caresse venimeuse.

Je vais dans un beau pays de beauté,
Où je veux, bien blanc et bien nu, rentrer,
Léger de savoir, léger de sagesse.

Les plus belles raisons y sont sans raison,
Les plus belles raisons n'y seront que des chansons.

Je vais dans un beau pays de joie
Pour y aimer, par delà notre vie, la vie...
Et pour chérir cette irréalité des choses
Qui est le corps du songe, et la seule réalité.

Je vais dans le pays des larmes heureuses
Pour n'y pleurer qu'aux plus vieux contes des vieux ans,
Et recueillir pieusement cet héritage

En quoi l'âme s'est survécue
Sans vieillir, au travers de l'âge.

Je vais si loin qu'il faut me dépouiller en route,
Redevenir pauvre, et simple comme un enfant,
Léger de savoir, léger de sagesse.

J'ai ramassé bien de la fange
Et aussi quelques diamants,
Je sais qu'il faudra jeter maintenant
Et la fange et les diamants.

Et toi donc, vase de mémoire et de tristesse,
Je vais t'abandonner, ô ma pensée la plus intime !

J'ai dit. — Et tout cela est déjà le passé...
Voici l'heure où l'acte et le verbe se pénètrent.
Crois que sous le brouillard de notre volonté
Il s'agite de plus solides existences.
N'as-tu jamais senti que la chose fatale
Aime à parler sur des lèvres souvent frivoles ?
N'as-tu jamais senti
Que l'impuissance à se ressaisir des paroles
Est la faiblesse de ceux-là, et la fermeté de ceux-ci.

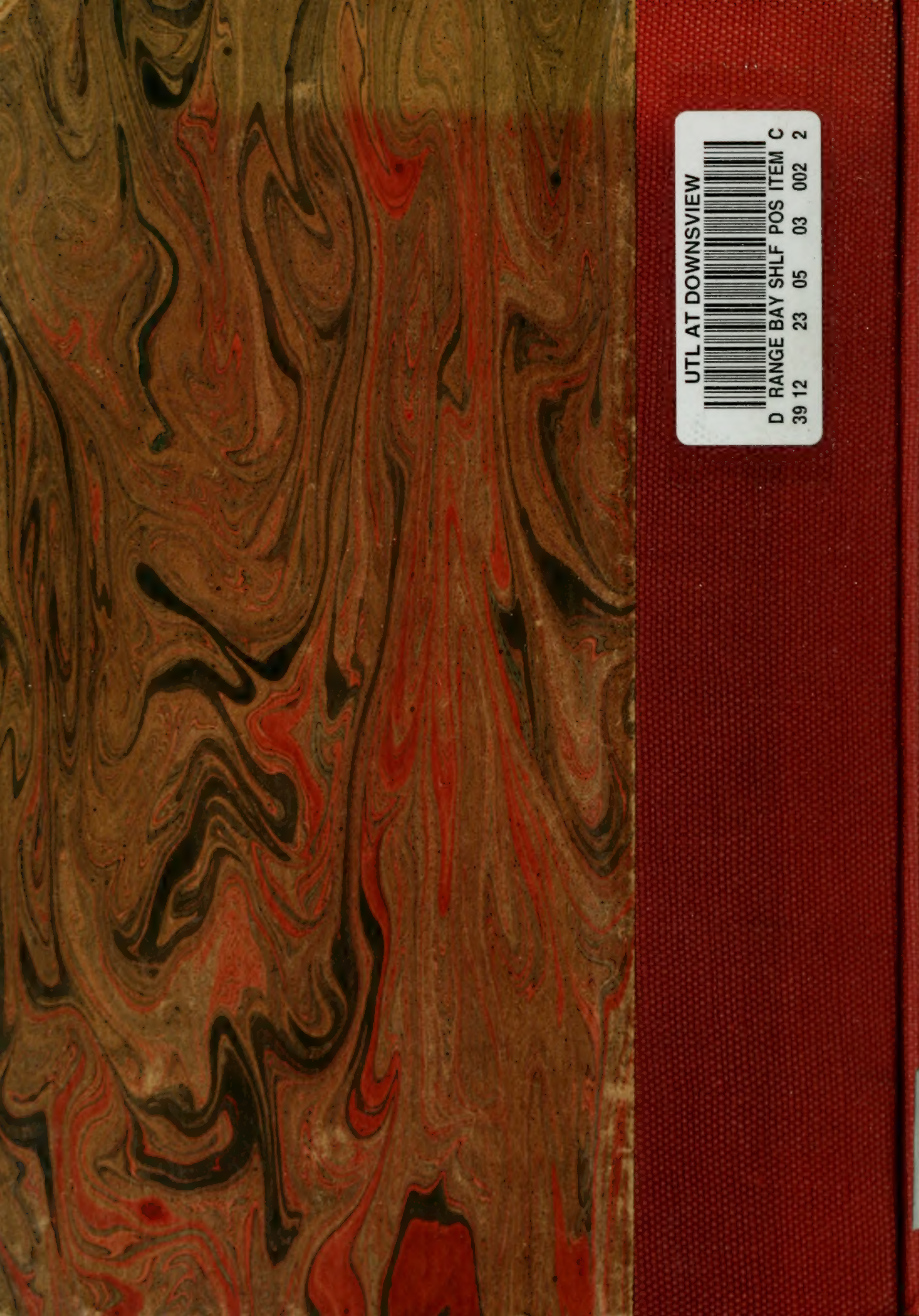
Je vais t'abandonner ! mais n'es-tu pas moi-même ?
N'es-tu pas ma fille et mon désir de bonté ?...

Dors au bord du chemin, ma bonne volonté,
Ma douce volonté humaine.

Et puisse ne venir jamais ce fou héros
Qui voudrait ton réveil et te mener en enthousiasme
Vers quelque douloureux et généreux échec !

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-HUIT
OCTOBRE MIL NEUF CENT NEUF PAR
LA "ST. CATHERINE PRESS LTD."
(ED. VERBEKE & CO.) CANAL, PORTE
STE. CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 23 05 03 002 2